

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

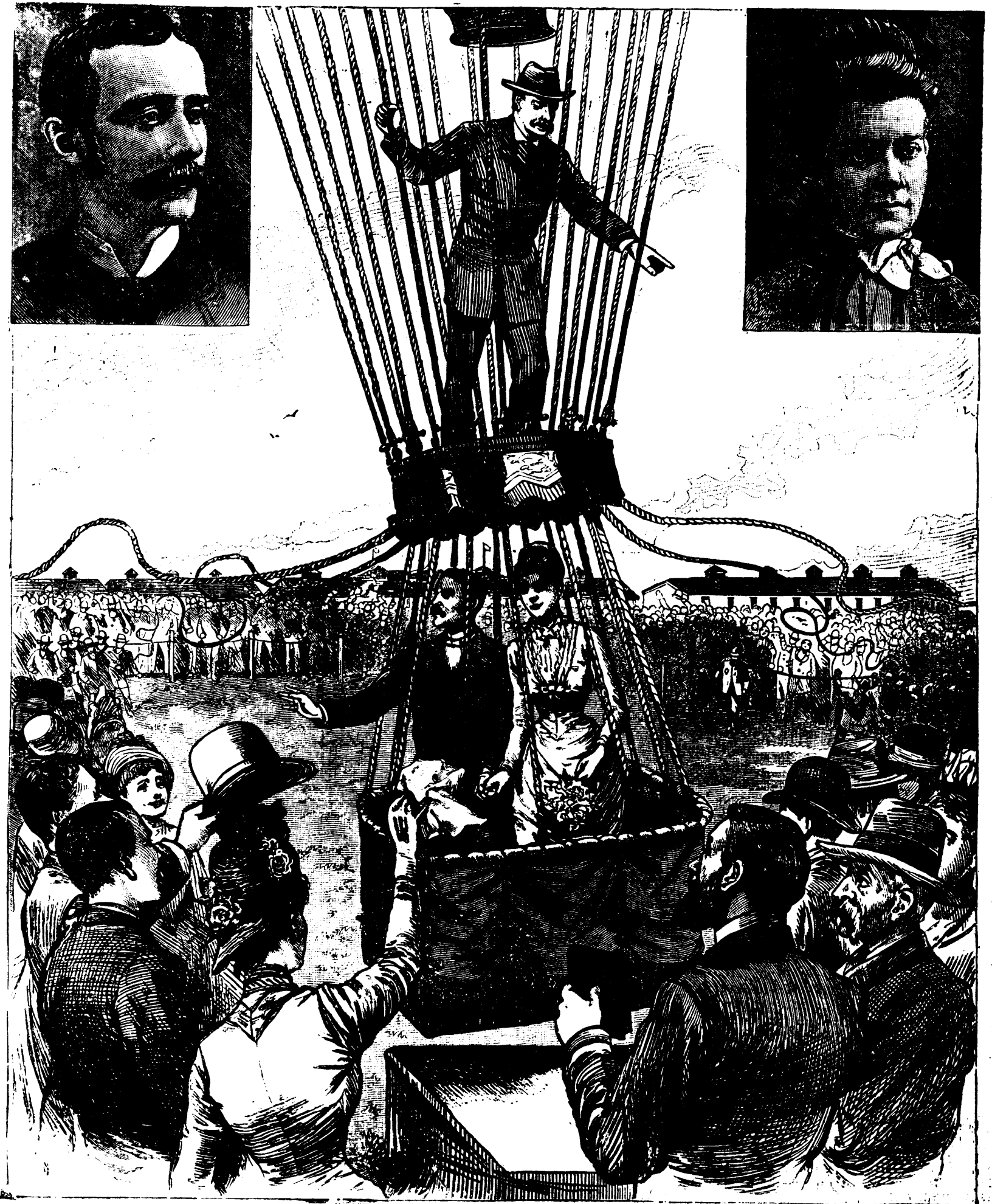
Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 233 — SAMEDI, 20 OCTOBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



ÉTATS-UNIS. — UN MARIAGE EN BALLON

Episode de l'Exposition industrielle de l'Etat du Rhode Island, à Providence. — Portraits des mariés. — Départ pour le voyage de noces.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 OCTOBRE 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par G. D. — Poésie : La mère de l'épousée, par R. G. Dutanel. — Notice biographique, par Paul Durand. — Dame ou femme. — Rupture de bauc, par O. Prédels. — Le retour au pays, par P. Colomier. — Nos gravures. — En fumant, par Raoul Renault. — La femme. — Les dix commandements du genre. — Usages et coutumes. — Connaissances utiles. — Choses et autres.

GRAVURES : Un mariage, en b.illon. — L'éducation de saint Louis. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-	-	-	\$50
2 ^{me} "	-	-	-	25
3 ^{me} "	-	-	-	15
4 ^{me} "	-	-	-	10
5 ^{me} "	-	-	-	5
6 ^{me} "	-	-	-	4
7 ^{me} "	-	-	-	3
8 ^{me} "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel de nos primes, M. Louis L. Dion, rédacteur du *Journal de Québec*, a gagné la prime de \$50.00; M. Délyme Hulon, 302, rue Saint-Jean, Québec, \$25.00; ma lame Venance Côté, 16, rue Sainte-Émilie, Saint-Henri de Montréal, \$4.00; M. H. T. Lévy, 20, rue St-Louis, Montréal, \$3.00, et M. Elouard Beaupré, 1126, rue Saint-Laurent, Montréal, \$2.00.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.



DÉCIDÉMENT, les baromètres sont dérangés. De malins esprits exercent sans doute sur eux une pression. J'entends maugréer contre la température, partout ce sont des mécontentements, des illusions déçues, des fêtes manquées, des courses interrompues. Plusieurs sont revenus de la campagne qui ne désiraient pas revenir de si tôt.

L'automne s'annonce par une vilaine préface. Les pluies torrentielles se succèdent, je pourrais même dire, s'étagent. Le temps s'écoule entre une fraîche matinée ensoleillée et une après-midi pleine de bourrasque et de vent froid. Aujourd'hui c'est une atmosphère claire et limpide; les grives et les pinsons échangent leurs notes gaies à travers les branches qu'un souffle émonde de leurs feuilles. Les arbres se nuancent sur un fond d'azur, offrant à l'œil charmé la gamme complète des couleurs; c'est une douce brise qui gonfle les voiles, pleure dans les saules, rit sur les grèves; enfin c'est un épanouissement des mille beautés des champs et des bois.

Demain, c'est le revers de la médaille, les grives ont fait place aux oiseaux de malheur, la rafale fouette les grands chênes qui battent l'air de leurs longs fémurs mutilés, maigres, laids; des nuages noirs et grisâtres, portant dans leurs flancs la dévastation, courent dans le ciel, en laissant tomber sur le sol une bordée de grêlons.

Le vent est brutal.

Il n'épargne pas plus nos érables que les lise-

rons des allées désertes. C'est une transformation continue.

* * * Cependant, il se trouve encore des gens qui préfèrent, même dans cette saison de l'année, à la fumée épaisse qui s'échappe des cheminées des villes, à l'odeur âcre se dégageant de l'asphalte des trottoirs, les brumes légères de la campagne qui bordent, au matin, les forêts violacées, tombent en bruine dans la rivière ou s'élèvent graduellement dans l'air, comme l'encens de nos temples montant de l'urne symbolique au fond bleu de l'abside,

Et je les approuve de ne pas mettre fin si tôt à leur villégiature.

Car l'automne, c'est la plus belle saison de l'année. Vous avez toutes les joies du printemps sans en avoir les désillusions. S'il grêle, s'il pleut ou s'il vante, un bon feu de bois sec, réunis autour du foyer et la lecture en famille, nous fait trouver délicieux le séjour de la maison. Et puis, quelle est suave cette mélancolie bercée au tintement de la vitre par une fine pluie!

En automne, il n'y a pas de déception possible. Vous vous attendez toujours au mauvais temps, et quand il ne vient pas vous en êtes réjouis.

Ces dernières belles journées de l'année sont comme les derniers reflets qu'une lampe projette avant de s'éteindre et qui brillent d'un éclat plus vif, pour parler le langage de Lamartine. Rien d'enivrant comme ces crépuscules qui laissent croire encore à la lumière et préparent lentement, sans secousse, à la sombre horreur des nuits.

Elles sont charmantes, les promenades à travers les prés, qui revêtent parfois une nouvelle verdure; elle est splendide cette lutte de la nature affaiblie, dont la vie en elle se décroche comme on dégrafe une armure sur une panoplie. Dans ses derniers efforts pour se soustraire à la mort dont elle s'imprègne malgré elle, dans son dépérissement même qui laisse prévoir pourtant un regain de vitalité pour plus tard, elle est sublime à voir et à contempler.

* * * Les passions humaines sont aussi déchaînées que les éléments de l'air. Il pleut des élections comme il pleut des grêlons.

Aussi, dans ces temps d'incertitude dans les événements, de misère, de souffrance, dans ces temps où la sagesse s'est cachée bien loin de notre pauvre humanité, tout comme si elle craignait nos regards profanes, il me semble lui avoir vu le bout du nez ces jours-ci—qu'elle me pardonne cette inconvenance—dans un des quartiers les plus populeux de cette ville. Ces bons électeurs de Saint-Jean-Baptiste sont fatigués de tout ce fracas des élections.

Depuis plusieurs années, Pierre et Jacques se disputent leurs faveurs, et successivement vont occuper, au Conseil de leur cité, le fauteuil civique. C'est à qui fera dégringoler l'autre de ce sommet.

Dernièrement, ils sont revenus encore devant leurs électeurs, mais ces derniers, cette fois-ci, les ont élus tous deux.

On ne peut être plus sage ni plus désintéressé.

Cependant, la loi ne permet pas qu'il y ait deux échevins pour le même quartier. Dans cette alternative, c'est le Conseil qui prononcera le *dignus intrare*.

M'est avis que la question en litige est une question délicate pour le Conseil.

Ce serait peut-être mieux que St-Jean-Baptiste se passât d'un représentant pour un an.

A coup sûr il n'y perdrait rien. Il lui en reste toujours assez de deux pour ne rien faire. Combien même ces derniers ne se feraient pas aider par un troisième.

* * * Tout le monde sait qu'il y a deux races dans le Canada: la race supérieure et la race inférieure. Dans presque tous les cas il a été prouvé que la race inférieure était supérieure à la supérieure.

Ceci a été démontré clairement la semaine dernière.

Son Excellence le lieutenant-gouverneur Angers, qui appartient à la race inférieure, a été l'objet d'une brillante réception au Conseil de

Ville. Le pro-maire, à qui était dévolue la tâche de recevoir dignement son hôte illustre, appartenait, lui, à la race supérieure.

Oh! il a fait les choses supérieurement. Il a fait des bévues supérieures, il a fait rire de lui d'une manière plus supérieure encore.

Je ne vous dis que cela.

Ceux qui ont eu l'honneur de le voir, assis derrière le lieutenant-gouverneur, les jambes croisées, la face rubicoude, les yeux sortis de la tête, puis se lever pour prononcer des paroles incohérentes, au milieu d'un rire inexlingnible, ont beaucoup admiré ce cachet supérieur particulier propre à la race à laquelle il appartient.

* * * On a découvert Shakespeare l'incomparable tragédien anglais, voilà maintenant que l'on découvre Christoph Colomb. C'est raide, mais enfin ça y est. Il paraît que ce n'est pas lui qui a découvert l'Amérique. Le mérite en revient, dit-on, à un voyageur Vénitien, Nicolo Zeno, venu en Canada en 1390, un demi-siècle avant le protégé d'Isabelle d'Espagne.

Ce Nicolas Zeno entreprit, en 1375, un voyage d'agrément dans les mers du Nord et parvint aux îles Faroe.

Plus tard, Nicolo écrivit à son frère Antonio de venir le rejoindre, et après son arrivée en 1386, entreprit divers voyages de découvertes. Ils abordèrent à l'île Eslanda, (Islande, Engrouelanda, (Grœnland) Estotiland, (Terre-Neuve) Icaria, (Cap Breton) etc. Dans un autre voyage, les deux frères remontèrent le Saint-Laurent jusqu'au lac Erié, et en suivant la côte du New-Brunswick et de New-York, passèrent Long Island et arrivèrent probablement jusqu'à la baie de Charleston. Dans leurs lettres à un troisième frère, Carlo Zeno, un membre du Sénat de Venise, et plus tard du conseil de Dix, Nicolo et Antonio racontaient leurs découvertes, décrivaient les habitants et les produits des pays qu'ils visitaient, et en 1390 envoyèrent à Venise une carte extrêmement remarquable pour son exactitude. Terre-Neuve, Cap Breton, la Nouvelle-Ecosse, Acadie, la côte du Nouveau Brunswick, le cours du Saint-Laurent, le lac Ontario, y sont dessinés avec la plus grande précision, et cette carte est bien supérieure à toutes celles faites avant l'an 1650.

Les lettres de Nicolo et Antonio furent lues devant le Sénat de Venise par Carlo, et une copie de la carte fut, par ordre du Sénat, déposée dans les archives de Venise où elle existe encore aujourd'hui. Nicolo mourut à Estotiland (Terre-Neuve) en 1391, 4 ans après l'arrivée de Nicolo qui retourna à Venise en 1401. Il s'occupait immédiatement d'écrire une relation détaillée de ses voyages, mais il mourut malheureusement avant d'avoir eu le temps de le publier. Mais le manuscrit avait été vu par quelques personnes, et Marco Barbaro, dans son ouvrage sur la noblesse de Venise intitulé: "Di-cendenzs Patrie" (Venise 1536) mentionnant les voyages et la relation des frères Zeno, Nicolo Zeno, arrière-petit-fils d'Antonio commença alors des recherches dans ses papiers de famille, mais il en avait détruit un grand nombre quelques années auparavant, et il ne trouva que quelques lettres de Nicolo et la carte faite en 1390. Grâce à ces lettres il essaya de rétablir la relation d'Antonio, et publia une relation qui a soulevé au siècle dernier de vives attaques entre les érudits.

Moi, je trouve, en reconnaissant l'authenticité de ces découvertes des Zeno, que ces faits n'ont lèvent à Colomb aucune parcelle de sa gloire. Je pourrais ajouter que même avant Zeno les pêcheurs normands et basques faisaient la pêche sur les côtes de Terre-Neuve.

La gloire de Colomb n'est pas d'être parvenu à San Salvador, mais bien d'avoir révélé à toute l'Europe un nouveau continent.

C'est ce que ses devanciers dans les mers du Nord n'ont jamais fait.

* * * Finissons par un mot drôle.

Quelqu'un disait devant un de mes amis:

— Mon cher, lorsque Caza fut enfin remis en liberté, il était fou de joie.

— Cela se conçoit, reprit l'autre, la crainte qu'il avait eue de perdre sa tête le lui avait fait perdre.

G. D.



LA MÈRE DE L'ÉPOUSÉE

HOMMAGE À M^{me} D. McN., NÉE M. A. ANGÉLINE N...

Joyeux anniversaire !

Tu vas laisser, enfant, la demeure d'un père
Pour aller vivre au loin sous le toit conjugal ;
Si près de la quitter, écoute encor ta mère,
A ses baisers encor prête un front virginal.

Demain—déjà demain !—ô ma fille si chère !
Tu feras le serment de n'être plus à nous,
D'oublier sans retour les beaux temps de naguère,
De renoncer aux tiens pour suivre ton époux.

Laisse-tu sans regret ton foyer, le village
Cù tu coulas en paix les meilleurs de tes ans ?...
Sache-le, mon enfant, l'astre du mariage
Ne brille pas toujours des doux feux du printemps.

Mais, si ton amour pur, ton ivresse naïve
T'ont soumise au pouvoir d'un vainqueur généreux,
Sois heureuse, ô ma fille ! et que rien ne t'arrive
Pour troubler ton bonheur ! Tous deux soyez heureux !

Que la brûlante ardeur de la sainte hyménée
Dans vos deux cœurs jamais n'éteigne son flambeau !
Tant qu'il brille, vois-tu, la vie est fortunée ;
Un amour immortel est un bienfait si beau !

Aimez-vous ! aimez-vous ! c'est la force de l'âme,
Le lien de l'hymen, le secret du bonheur !
L'amour, c'est un foyer qui, de sa pure flamme,
Echauffe, réjouit et fait vivre le cœur !

Tout fasciné, ton œil n'entrevoit de la vie
Que les plus beaux côtés, les aspects les plus doux ;
Tout est rose en ce jour, ta jeune âme est ravie,
Tu ne lis que bonheur dans les yeux d'un époux.

Cependant, mon enfant, chaque heure a sa tempête,
Chaque jour ses périls, chaque instant son danger ;
Le regret reste seul des plus grands jours de fête,
Quand le ciel s'obscurcit, quand le vent va changer.

Enfant, je te bénis ! va, si dans sa clémence,
Le ciel semait un jour l'épreuve sous tes pas,
Reviens à moi, reviens en toute confiance,
Car le cœur d'une mère, enfant, ne change pas !

René-Léon Dutaré

Octobre 1888.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PIERRE BÉDARD ET SES DEUX FILS

PARMI les hommes remarquables qu'à produits le Canada, Pierre Bédard se place au premier rang. Quoique sa vie nous soit à peine connue, ce grand homme est resté toutefois comme le type du patriote ferme dans ses principes et courageux dans ses actes.

Bédard naquit à Charlesbourg, le 14 septembre 1769, année où le Canada devint possession anglaise, "comme si la Providence, dit Etienne Parent, eut voulu nous donner en même temps l'homme qui, plus que tout autre, devait nous préserver des mauvaises conséquences de la conquête et nous en assurer les bonnes."

Après d'excellentes études au Séminaire de Québec, il se donna à la carrière du barreau et en fut une des gloires. Il fut envoyé au parlement en 1791. Ce fut là qu'il se révéla comme orateur. Le despotisme de Craig et l'insolence de quelques anglais fanatiques avaient excité la fierté naturelle des Canadiens. Bédard, Chartier, de Lotbinière, Bourdages, Borgia et Papineau, père, défendirent avec ardeur la cause de leurs compatriotes. Bédard, par son éloquence vive et foudroyante comme celle de Mirabeau, terrassa ses adversaires et mérita d'être appelé "le lion canadien".

Il fut un des fondateurs du premier journal français en Amérique : *Le Canadien*. Ses écrits, dans cette feuille, sont d'un style vigoureux et véhément.

Au cinquième Parlement qui s'assembla en 1809, Pierre Bédard, dans un discours remarquable, attaqua la constitution de 1791 et exposa un système nouveau qui établissait la responsabilité du ministère. "Il fut regardé, dit Garneau, comme l'apôtre d'une idée révolutionnaire, et accusé de propager des doctrines funestes qu'il fallait se hâter de bannir si l'on voulait éviter la sédition." Cependant, quarante ans plus tard, les Canadiens invoquèrent ce grand principe constitutionnel.

Sir James Craig, irrité du courageux langage du *Canadien*, ordonna, au mois de mars 1810, l'arrestation des propriétaires ou correspondants de ce journal. Mais Bédard, qui avait bravé le gouverneur Craig à la tribune, sut encore se montrer fier et indépendant dans son emprisonnement. Citons ici une page des *Mémoires* de P. A. de Gaspé :

De toutes les victimes du gouvernement de cette époque, dit-il, monsieur le juge Bédard, avocat alors, fut celui qui endura sa captivité avec le plus de patience. Ce disciple de Zénon, toujours occupé d'études profondes, pouvait se livrer à ses goûts favoris sans être exposé aux distractions dans la chambre solitaire qu'il habitait..... On lui signifia, après une année de détention, je crois, qu'il était libre. "Je ne sortirai d'ici, répliqua Bédard, que lorsqu'un corps de jurés aura bien et dûment déclaré mon innocence." On le laissa tranquille pendant une dizaine de jours, espérant lasser sa constance, mais à l'expiration de ce terme le geôlier lui intima que, s'il ne serait pas le lendemain de bon gré, il avait reçu ordre de le mettre à la porte. M. Bédard haussa les épaules et continua ses calculs algébriques. Comme plusieurs membres de sa famille, M. Bédard était un profond mathématicien. Le geôlier patienta le lendemain jusqu'à une heure de relevée, mais voyant alors que le prisonnier ne faisait aucun préparatif de départ, il lui déclara que s'il n'évacuait pas les lieux de bonne volonté, il allait, avec l'aide de ses porte-clefs, le mettre à la porte ; M. Bédard, voyant que l'on prenait les choses au sérieux et que contre la force il n'y a pas de résistance, dit au gardien : "Au moins, monsieur, laissez moi terminer mon problème." Cette demande parut si juste au sieur Reid, le geôlier, qu'elle fut accordée d'assez bonne grâce. Bédard satisfait, à l'expiration d'une heure, de la solution de son problème géométrique, s'achemina à pas lents vers sa demeure.

Vers ce temps, Craig fut rappelé en Angleterre, et le chevalier Prévost fut nommé gouverneur. Il rétablit avec éclat dans leurs grades militaires les citoyens que Craig avait injustement destitués. Le capitaine Bédard, malgré son âge et ses habitudes, remplit ses devoirs militaires "avec une précision géométrique." Il fut bientôt nommé juge aux Trois-Rivières par le gouverneur Prévost. Plusieurs ont reproché au grand patriote du temps de Craig d'avoir accepté une place de juge du gouvernement qu'il avait combattu. Ces reproches sont injustes ; nous devons regarder cette haute nomination comme une victoire.

Craig, allant mourir de chagrin en Angleterre, Prévost, juste et prudent, car la guerre de 1812 menaçait, respecta les droits des Canadiens et accorda à plusieurs d'entre eux des honneurs mérités.

"Trois-Rivières, dit Sulte, était un lieu où l'oligarchie avait toujours casé ses créatures. Lorsque le *vieux lion* (Bédard) parut dans ce milieu, il s'y manifesta des effarouchements."

Après quelques années passées dans le repos, le juge Bédard mourut avec la ferme conviction d'avoir bien rempli ses devoirs de chrétien et de patriote. Les Canadiens pleurèrent ce défenseur intrépide de leurs droits et de leurs libertés religieuses. Une notice publiée lors de son décès dit "que le juge Bédard fut reconnu pour le premier avocat de son temps."

Loin d'avoir les avantages physiques de M. Papineau (père), il avait cependant plus de qualités intellectuelles. "Bédard fut, dit Parent, un profond penseur ; grand logicien, esprit lucide, intelligence vigoureuse, mais rassise, il avait besoin pour s'animer du froissement de la discussion, et c'était surtout dans la réplique que ces moyens oratoires se manifestaient."

Ses deux fils, Elzéar et Isidore, soutinrent dignement sa gloire.

Elzéar, qui fut le premier maire de Québec, avait l'esprit logique du père, sans posséder cependant son éloquence vigoureuse. Il fut élu

représentant du comté de Montmorency en 1834. Les auteurs des 92 résolutions se réunissaient chez Elzéar Bédard, et ce fut lui qui les proposa à la Chambre. Quelques années plus tard, en 1837, il fut élevé au banc judiciaire par lord Gosford. Il résida quelque temps à Québec et vint ensuite demeurer à Montréal, d'où il mourut en 1849. La demoiselle qu'il avait adoptée devint l'épouse de M. J. A. Berthelot depuis juge lui-même.

Isidore, doué de grands talents naturels, fut choisi, à l'âge de vingt deux ans, pour représenter le comté de Saguenay. Il était déjà recherché dans les assemblées publiques, car Isidore possédait une élocution facile et une voix mâle et agréable. Il partit pour l'Europe par fantaisie, et malheureusement il n'en devait point revenir. Il visita toutes les contrées du vieux continent et revint à Londres. Une passion funeste s'était emparée de lui dans ses voyages : c'était le jeu ou la Roulette.

Il vécut quelque temps dans la capitale de l'Angleterre, mais il retourna de nouveau en France où il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau, en 1833.

"M. Isidore Bédard, dont la vie était tranchée si soudainement, dit Garneau, avait le plus bel avenir devant lui. Comme je l'ai dit, la réputation du père était pour le fils une recommandation toute spéciale auprès de ses compatriotes. Des talents, ajoutés à cela, pouvaient le mener loin, s'il montrait le caractère et la consistance qui conviennent à un homme appelé à jouer un rôle dans la politique de son pays."

Isidore mourut sans s'être marié et Elzéar n'eut point de postérité.

La famille Bédard, une des plus anciennes du Canada, a donné à la patrie des hommes chrétiens, savants et entièrement dévoués aux intérêts du pays. Aujourd'hui, plusieurs membres de cette famille en représentent les nobles traditions dans le clergé, les professions libérales et le commerce.

PAUL D'RAND.

Montréal, octobre 1888.

DAME OU FEMME

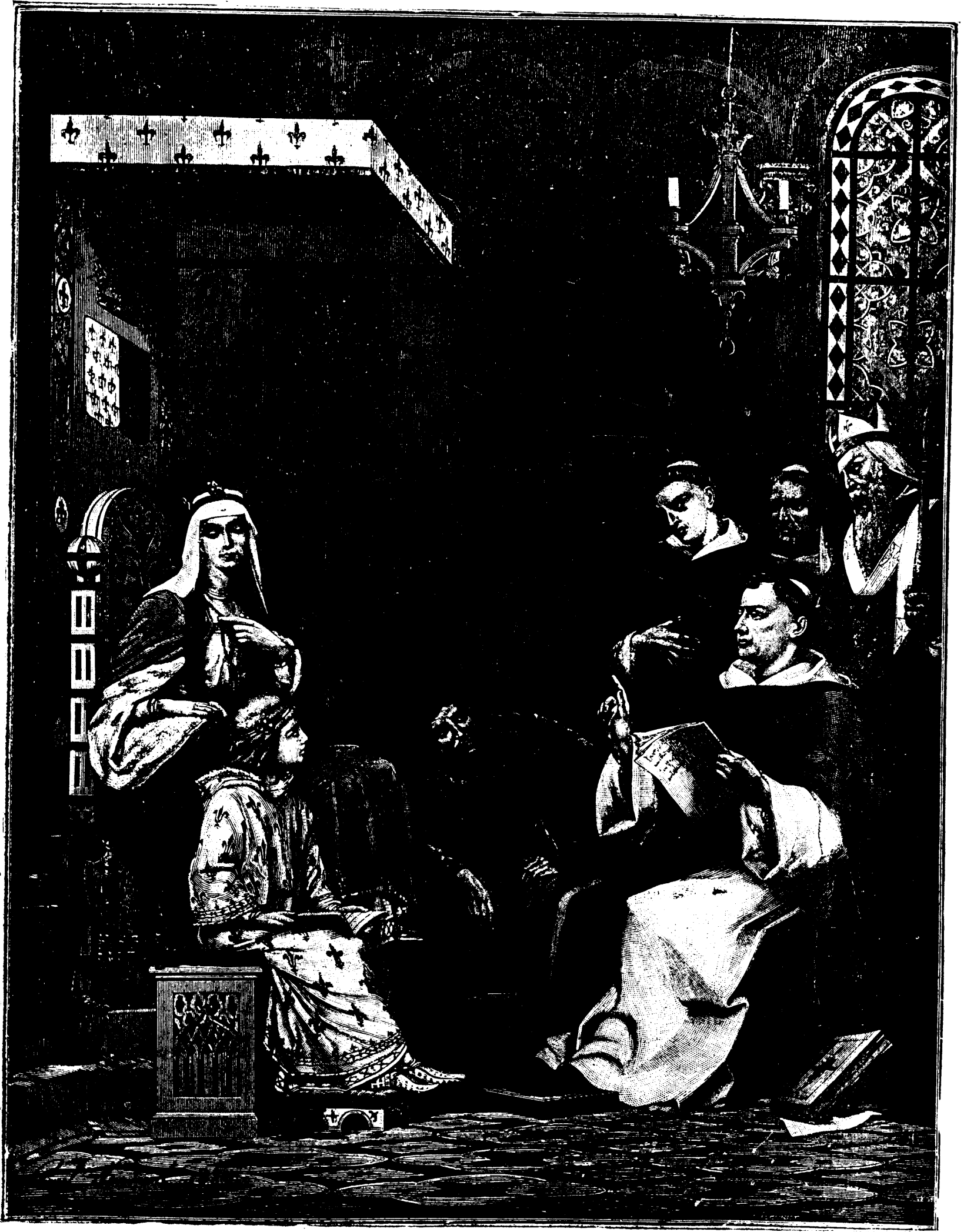
DOIT ON dire *dame* ou *femme* en parlant d'une femme mariée ? Les traités de politesse et de bon ton prétendent qu'il faut dire *femme* et non *dame*. L'un de ces traités dit :

"En parlant à quelqu'un, vous vous bornerez à dire *monsieur*, *madame*, *mademoiselle*, sans ajouter ni le nom propre, ni le nom de famille, mais au contraire si vous parlez à un mari, à une femme, de son mari ou de sa femme, vous aurez grand soin d'ajouter le nom de famille à la dénomination de *monsieur* ou *madame*, qu'on ne doit alors jamais employer tout court. A un mari, en parlant de sa femme, on lui demande des nouvelles de *madame* Durant ; à une femme, on dit, en parlant de son mari : *monsieur* Chevalier, *monsieur* Bixi ; dans les cas où la personne a droit à un titre, on en fait mention sans supprimer le nom de famille : M. le comte de Breteuil. Madame la duchesse de Lauzar. *Mon époux*, *mon épouse*, *madame*, *mademoiselle*, ne se disent à aucun titre parmi les gens de bon ton. On dit simplement *mon mari*, *ma femme*, *ma fille*. En parlant à un homme, gardez-vous de cette locution : *votre dame* votre *demoiselle*. Beaucoup de gens ne peuvent s'accoutumer à cette simplicité de langage, qui est pourtant la meilleure preuve d'une bonne éducation."

Maintenant, d'après les dictionnaires, *dame* n'est pas le mot propre à employer pour signifier épouse. C'est *femme* qu'il faut dire. Nos lecteurs jugeront par les citations suivantes : jurer fidélité à sa dame, la dame du lieu, les domestiques sont seuls, la dame est sortie, être aimable avec les dames. Aucune part le mot *dame* n'est employé comme synonyme d'épouse.

Au mot *femme* dans le dictionnaire de Larousse, nous trouvons les citations suivantes : *Ma femme* est allée à la campagne. Celui qui a trouvé une femme vertueuse a trouvé un trésor (Bible). Le mari et la femme ne font qu'un.

Ainsi donc, on voit par ces citations que le mot propre à employer est *femme* et non pas *dame*.



L'ÉDUCATION DE SAINT LOUIS. — TABLEAU DE M. PAUL NAFTEUIL

RUPTURE DE BANC

Not de Bidoche qu'est mon nom, que j'y comprends rien de rien. Figurez-vous que j'étais-t-amooureux de mamzelle Aglaé, une superbe cuisinière.

Mamzelle Aglaé, elle avait toujours repoussé mes soupirs bouillonnants, sous le prétexte, d'abord qu'elle avait-z-un cousin, cuirassier, qui la surveillait de près, puis encore un autre cousin, pompier, qui la quittait pas de l'œil. Mais, turellement, que les charmes de l'infanterie, dont à laquelle j'appartiens, ils devaient-z-un jour triompher de la cavalerie et de la pomperie. Pour lors, il y a une huitaine, elle me dit :

— Monsieur Bidoche, mon cœur il ne peut plus résister à vos paroles enchanteresses, que j'obtempère pour une promenade.

O bonheur, elle obtempérait.

Seulement, pour la promenade, j'étais-t-embarrassé, vu que les appointements, dont le gouvernement il se débouche avec nous, ils me permettaient pas de la conduire aux eaux, comme on dit. Mais je perds pas la bonsole et je lui réponds :

— Aglaé, ce que j'ai à vous dire, je peux le dire à la face du ciel... et même du soleil... Trouvez-vous demain, à midi, esplanade des Inv-

lides... et puis, que de là, nous voirrons.

Le lendemain, à midi précis, je vois arriver Aglaé... à deux heures.

— M. Bidoche (qu'elle me dit), vos intentions elles sont pures ?

— Oh ! Aglaé... pouvez-vous seulement superposer une minute...

— Ah ! c'est que j'ai z été si souvent...

— Hein ? quoi que vous avez été si souvent ?

— Non... rien... Je voulais dire que les hommes il sont si volatils.

— Aglaé, quand vous me connaîtrez mieux.....

Mais, pardon, excuse, que le soldat français il est galant-z-avant tout... Et je lui montre un banc caché de dessous le feuillage.

Faut vous dire qu'Aglaé est une femme magnifique, qu'elle pèse dedans le 250, 273, même que je mettais une minute et demie pour en faire le tour au pas accéléré.

Elle s'assied... je m'assois. Je frissonnais auprès d'elle comme le papillon qui s'imbibe de la nature à l'aurore, quand le soleil il se couche dedans les pois ou que la tourterelle et le lapin de garenne ils roucoulent leurs chants voluptueux.

— Aglaé, je vous idole !

— Moi-z-aussi, monsieur Bidoche, mais... vous m'épouserez ?

— Oh ! oui... sitôt que j'aurai fini mon temps.

— Et ce sera ?

— Bédame ! je n'ai plus à faire... Voillions donc... je n'ai plus que... trois ans... onze mois... et quarante-deux jours

En entendant ça, Aglaé, elle, fait-z-bond de surprise... Elle retombe... Patatras !... le banc il se casse par le milieu, et nous voilà le nez par terre ! Quand je dis le nez... c'est que le militaire il est toujours civil dans le langage.

Aglaé se relève furibonde et me dit d'un ton méprisable :

— Vous se fichez de moi !... vous êtes qu'un polisson !

Et là voilà partie ! Moi, j'étais-t-épastrouillé ! Quand je me remets de mon épastrouillement, plus d'Aglaé, elle s'avait-z-éclipsée.

Je me mets à sa poursuite. Au bout de dix pas, je me cogne au milieu de deux hommes barbus qui me dévisagent dessous le nez, on me coupant la route, et j'entends le premier qui dit à l'autre :

— C'est bien lui... c'est le signalement : front moyen... nez moyen... bouche moyenne... teint moyen... Dites-donc (qu'il me fait), c'est vous ?

Ça, je ne pouvais pas le nier, je réponds :

— Oui, c'est moi.

— Alors, vous êtes en rupture de ban ?

— Comment !... vous savez déjà ?...

— Ah ! il avoue... saisissons-le !

Là-dessus, ils me lient les mains, me mettent dedans un fiacre et ils me mènent tout droit devant un grand sec qu'ils appelaient monsieur le juge.

Moi, pendant le voyage, j'avais pas la force de parler ; je faisais quo de me penser en moi-même : "Cré nom de nom ! que ça doit coûter cher un banc ! Je pourrai jamais le payer."

Le juge il me dit d'un air sévère :

— Ah ! ah ! mon gaillard... vous êtes en rupture de ban ?

— Monsieur le juge, c'est pas moi, c'est Aglaé !

— Vous avouez donc avoir eu des complices !

— Je vous jure que c'est elle !...

— La justice tiendra compte de vos aveux... Dites-moi comment la chose s'est passée ; ne cachez rien de votre horrible forfait.

— Mon magistrat, je vous jure qu'il était bien usé déjà

— Comment, usé !... il avait à peine cinquante ans !

— Mais il me semble que cinquante pour un...

— Assez ! votre cynisme est odieux !

Moi, je réponds rien, vu qu'e je savais pas ce que c'est que mon sinistre, mais je me pensais toujours, intérieurement-z-en moi-même : "Cré nom de nom ! que ça doit coûter cher, un banc !"

Alors, le juge il me recommence :

— Et vous dites que c'est une nommée Aglaé qui vous a aidé dans le crime ?

— Oui, mon tribunal, c'est elle... en s'asseyant dessus

— C'est ça... ils l'ont étouffé !... Ecrivez, greffier.

Moi je comprenais plus rien du tout.

— Retracer-nous la scène du crime et soyez sincère. Parlez, Roupignol ?

— S'ou plaît ?

— Parlez, Roupignol.

— Mais pardon... excuses... je m'appelle pas Roustignol... je suis Bidoche... de la première du second du 89^e... même que je suis caserné-z-au Château-d'Eau.

Cet homme, il ment (que récidive cet entêté de juge) ; mais pour mieux le confondre envoilliez voir au Château-d'Eau s'il y a-z-un militaire de ce nom, et en attendant mettez-le là, dedans le cabinet.

On me fourre dedans un cabinet noir, où que je passe mon temps à carculer combien que ça peut coûter un banc... Au bout de deux heures on me sort et je vois qui ?... Mon capitaine Croutaubec, qui me dit :

— Comment, Bidoche, vous étiez en rupture de ban ?

— Mon capitaine, c'est pas moi, c'est Aglaé !

— C'est ça—qu'y dit—toujours les femmes qui les conduisent là ! Et vous osiez porter l'uniforme militaire avec une pareille souillure ?

Ça, c'est vrai qu'il était tout sali, mon uniforme, vu que je m'avais aplati dedans une flaque d'eau, sous le banc.

— Allons !—que me réitère mon capitaine—cachez plus rien et racontez tout à monsieur le juge.

Alors, moi je raconte toute l'histoire du banc... mais quand j'arrive au bond d'Aglaé qu'a fait tout le malheur, voilà le juge, puis mon capitaine, puis le greffier, puis les agents de police qu'ils se tordent de rire... mais de rire ! que sûr ils ont cassé leurs bretelles.

Moi, j'étais de plus en plus épastrouillé !

— Imbécile, que me dit mon capitaine, fiche-moi le camp d'ici et que tu me feras huit jours de salle de police pour m'avoir fait déranger-z-inutilement.

J'ai pas demandé mon reste... j'ai filé...

Je viens de faire mes huit jours de salle de police... mais que j'y comprends rien de rien !

Surement, je suis guéri de l'amour des femmes de deux cent cinquante à deux cent soixante-quinze, vu

OCTAVE PRADELS.

LE RETOUR AU PAYS

(Suite et fin)

ALITÉRÉE par les sanglots qui s'entrecoupaient dans la gorge de l'infortunée, je l'avais cependant reconnue : c'était celle de Marguerite !... C'était elle ! elle que j'avais aimée ! elle à qui j'avais donné tout ce trésor d'amour et de tendresse que renferme le cœur d'un jeune homme de vingt ans ! elle en qui j'avais mis le but de tous mes projets et de tous mes rêves de jeunesse ! elle qu'un autre



que ça cause des ruptures de bancs !.....

plus heureux m'avait enlevée ! elle enfin que je revoyais maintenant et en de telles circonstances, pleurant sur la tombe du plus fatal de mes rivaux et du meilleur de mes amis !...

« C'en était trop ! je tombai assis sur le bord d'une tombe, et, la tête entre mes mains, je me mis à pleurer avec amertume... »

Ici, le vieillard s'arrêta, en proie sans doute à une douloureuse émotion.

« Au bout de quelques instants, reprit-il, je l'entendis qui repassait : je la vis s'éloigner, en chancelant ; quand elle eut passé le seuil sacré, je me levai à mon tour, je m'approchai de la tombe si chère, et, sur cette pierre humide encore des pleurs de la veuve désolée, je fis couler les larmes d'un ami sincère... Sur la croix, je lus à la lueur d'un rayon de la lune :

LÉON FLAVIGNY

Mort en la paix du Seigneur

Et victime de son dévouement en voulant sauver un malheureux tombé dans les flots de la Loire.

Le 5 juin 18....

« Brave cœur ! c'était ainsi que tu devais mourir dans un dernier sacrifice et dans un suprême dévouement.

« Hélas ! d'après cette épitaphe, il était mort juste trois mois après son mariage ; Pauvre Léon ! pauvre Marguerite ! Ils s'étaient donc unis pour ne couler en-semble que le printemps de l'amour ! Mon Dieu ! Quel effroyable réveil !... »

« Et elle, que j'avais vue la dernière fois, souriante sous les fleurs d'oranger, suspendue à son bras dans toute l'ivresse de son bonheur, elle revenait maintenant sans doute chaque soir, pleurer sur la tombe de celui qu'elle avait aimé, et, au bout de quinze ans, je la revoyais accomplissant ce pieux pèlerinage et renouvelant sur la tombe de son époux les serments d'un amour toujours jeune et d'une inébranlable fidélité !... »

« Spectateur de ce dévouement admirable, en contemplant cette noble femme, libre, et pourtant témoignant à son mari mort le même amour qu'elle lui avait voué durant sa vie, j'avais senti avec effroi que je l'aimais encore ! Non ! mon amour n'était point éteint et un long exil n'avait pu suffire pour étouffer cette flamme presque évanouie, et que le souffle d'un instant venait de rallumer dans mon pauvre cœur !... »

« Je passai presque le reste de la nuit sur le tombeau. Quand je me relevai, ma résolution était prise : je devais m'éloigner pour toujours d'un lieu où je pouvais encore troubler le repos de Marguerite ! Je fis le serment sur la tombe de Léon de ne point venir, fantôme odieux, évoquer les souvenirs d'un passé irrévocablement oublié, devant cet ange d'assuré qu'il avait tant aimé et qui l'aimait tant encore !... »

« — Tu as respecté la fiancée et l'épouse, me dis-je, aie le courage de passer devant la veuve sans t'arrêter, car elle porte au front la triple couronne du deuil, de la douleur et de la fidélité !... »

« Le lendemain, après m'être informé et m'être assuré que la fortune de Léon suffisait à faire vivre Marguerite, et que ses parents la conservaient chez eux avec amour, je dis adieu une dernière fois à mon pays.

« Pourtant, avant de partir, je voulus revoir Marguerite et offrir un dernier hommage à la tombe de mon ami. Je me rendis donc au cimetière comme la veille, à la tombée de nuit. Marguerite n'était pas encore arrivée. J'allai m'agenouiller sur la pierre et je priai quelques temps, puis je déposai sur le tombeau un gros bouquet de fleurs que j'avais apporté avec moi.

« Au moment où je me retournais pour me retirer discrètement, je demeurai stupéfait ; là, à quelques pas derrière moi, Marguerite se tenait debout, dans l'attitude de la surprise ; elle me regardait de ses grands yeux profonds et bleus où tant de fois j'avais essayé de lire les pensées de son âme. Je me remis vite de mon étonnement et voulus passer devant elle pour m'éloigner, mais, d'un geste franc et loyal, elle me tendit la main et, souriant tristement :

« — Merci, monsieur, merci ! fit-elle de sa voix douce.

« Je tremblais comme une feuille et je devais être pâle comme un mort ; je balbutiai quelques mots inintelligibles, et, sentant mon cœur se briser à cette voix si chère qui m'adressait encore ces douces paroles, je ne pus que presser cette

main blanche que Léon avait tenue dans les siennes aux jours dorés du bonheur. Je la portai à mes lèvres, et je m'éloignai en proie à une indicible émotion.

« M'avait-elle reconnu ? Je ne pourrais le dire, car mes cheveux avaient un peu blanchi et la barbe avait recouvert mon visage durant mon absence prolongée. Pourtant, arrivé vers le seuil, je me retournai et, à travers les arbres, je vis, rêve d'amour dont seul je fus témoin, son regard chaste et doux qui me suivait de loin !... »

« Depuis, ajouta le vieillard, je ne suis jamais retourné au pays, et je tiendrai jusqu'au dernier soupir le serment que j'ai fait à Léon sur son tombeau ! »

Il s'arrêta ; il était bien triste, et moi, plein d'admiration pour un courage si grand et un si profond dévouement, je lui serrai la main sans mot dire.

Le train arrivait.

— Adieu, me dit-il en souriant avec mélancolie, adieu, mon ami, et si jamais vous aimez vous aussi un jour, soyez plus heureux que celui dont vous venez d'entendre l'histoire !... »

— Je demande seulement à Dieu, lui répondis-je, d'être aussi constant, aussi courageux et aussi fidèle !

J. Colomier

NOS GRAVURES

MARIÉS EN BALLON

LES Américains entourent toujours leurs actions, d'excentricités

La gravure de notre première page représente un jeune couple recevant la bénédiction nuptiale au moment où ils sont en ballon, prêt à s'élever dans les airs.

Le marié se nomme Edward T. Davis et la mariée Margaret Buckley.

ÉDUCATION DE SAINT LOUIS

La reine Blanche de Castille confia l'éducation de son fils aux hommes les plus distingués et aux savants les plus renommés de son temps. On peut citer entre autres Henri Clément de Metz, dit, à cause de sa taille, le *petit maréchal*, Jean de Neeles, le connétable de Montmorency et le chevalier Guérin — qui furent chargés de son éducation politique et militaire, et qui, après avoir été ses instituteurs, devinrent ses compagnons d'armes.

Il faut distinguer parmi ceux qui eurent soin de l'intelligence et du cœur de saint Louis, le Père Pacifique. C'était un noble Italien qui avait quitté la cuirasse pour la robe de bure ; ses vertus et son savoir lui valurent d'être choisi par la régente pour l'éducation du jeune roi. Il était poète et musicien, et l'on sait que saint Louis aimait plus tard à organiser lui-même des chœurs de gentilshommes avec lesquels il chantait les plus beaux cantiques de l'Eglise.

Saint Louis reçut ainsi l'éducation la plus complète. Chevalier accompli, d'une bravoure réfléchie, pénétré de ses devoirs de roi et de chrétien, il eut en partage toutes les vertus. Jamais roi n'obtint tant de respect et de vénération ; jamais chrétien ne fut aussi fervent et ne pratiqua mieux l'humilité. « Roi d'une sainteté accomplie, sans que le roi ait nu à un saint, sans que le saint ait énervé le roi, il est le seul dans l'histoire qui porte, sans en être accablé, ce doux titre ; également digne de l'un et de l'autre, à sa place dans le chœur des élus de l'Eglise. »

Cette perfection royale et chrétienne, que tous les historiens, sans distinction de parti, admirent en saint Louis, c'est à cette éducation solide et intelligente qu'il la doit. Aussi Blanche de Castille est-elle inséparable de son fils, en qui elle a su préparer un roi dont la gloire pure et persistante réunit tous les Français dans une fervente admiration.

EN FUMANT

EN fumant, me voilà rendu à Lowell. Par quel hasard y suis-je ? C'est plus que je ne pourrais dire. Toujours est-il que j'y suis en chair, en os et en esprit. En esprit ? Pas toujours. Bien des fois, ma folle du logis va faire une petite excursion à Montréal... quand les billets de passage sont réduits !

C'est presque avouer que je regrette Montréal. Je ne dis pas non. J'aimais et j'aime encore Montréal avec tout son tintamare. Pendant mon séjour, j'ai appris à tolérer sinon à estimer les joueurs de *pianos de barbarie*, les revendeurs de crème à la glace, avec leurs clochettes ahurissantes, et les débitants de *bons glos bouets du Saguenay*. Je me suis habitué aux scènes cythérées du Carré Viger, lorsqu'il y avait concert.

De Montréal, mon esprit s'envole à tire-d'ailes vers Montmagny, ma patrie. Là, il s'assied — c'est un peu fort, n'est-ce pas ? — au coin du feu paternel, et... il fume une *touché* en devisant de choses et autres. Il se fait rendre compte de ce qui se passe au foyer, des mariages en perspectives dans la petite ville de Montmagny, enfin, de tout ce qui peut exciter ma curiosité.

Quand il me raconte toutes les belles choses qu'il a entendues, j'oublie un moment que je suis sur une terre d'exil, loin du coin de terre qui m'a vu naître, et j'éprouve pendant deux secondes un bonheur indéfinissable.

.

Lowell est une des villes les plus manufacturières de la Nouvelle-Angleterre. Sa population est de 80 000 âmes, dont 12,000 Canadiens-Français. La plupart travaille dans les manufactures de coton et autres.

Si vous avez la chance de faire la connaissance de quelques demoiselles, et si vous avez la curiosité de demander ce qu'elles font, on vous répondra presque invariablement : elle *weave* ; c'est une *spineuse* ; elle travaille à la *hosiery*. Et autres réponses semblables, dites dans un même baragouin impossible.

Cependant, il n'y a pas de règles sans exceptions, et les dérogations à la règle sont assez nombreuses, heureusement.

.

Les Etats Unis sont en pleine lutte électorale. Il y a des candidats pour la présidence, pour la vice-présidence, comme gouverneur, comme lieutenant-gouverneur, comme représentant au Sénat, comme représentant à la Législature, enfin, ça n'en finit plus.

Il y a force processions aux flambeaux presque tous les soirs. Les républicains et les démocrates sont à l'ambition à qui feraient la plus belle procession. Les caucus sont nombreux et la fanfare en est le complément indispensable.

.

Je m'aperçois que je deviens ennuyeux. C'est donc le temps de cesser de *fumer*. Je termine par une petite exhortation au MONDE ILLUSTRÉ :

Si tu vois mes amis,
Mes amis bienheureux ;
Veux-tu leur dire ami ;
Que je me souviens d'eux.

RAOUL RENAULT.

LA FEMME

La femme seule peut vivre et mourir par le cœur.

Les femmes n'estiment guère que les femmes laides.

C'est par le regard que les femmes se battent en duel.

L'amitié de deux femmes n'est jamais qu'un complot contre une troisième.

Pour qu'une femme se maintienne longtemps au-dessus de la foule, il faut qu'elle soit sage, désirable et calomniée.

LES DIX COMMANDEMENTS DU GENDRE

- La belle-mère a l'oreas
Et aim-ras parfaitement.
- En ton logis l'installeras
Comme chef du gouvernement.
- Au théâtre l'escorteras
Quand elle sera sou agrément.
- Pipe et cognac tu quitteras
A sou premier commandement.
- En tout lieu tu défendras
Les belles-mères vaillamment.
- A tes amis renonceras
S'ils les dénigrent méchamment.
- A la bourse ne toucheras
Sans son ordre ou consentement
- Tous ses desirs accompliras
Sans murmurer... et vivement.
- A sa fête tu n'oublieras
Le bouquet ni le compliment.
- Le jour de la noce apprendras
Ces vingt vers soigneusement.

USAGES ET COUTUMES

LE DÉJEUNER

Ce repas matinal se prend ordinairement en famille. On n'invite guère les gens à déjeuner, sauf à la campagne, parce que cette réception ferait perdre trop de temps aux hôtes et aux invités, et qu'elle laisserait un vide désagréable aux maîtres de la maison après le départ des convives. Enfin, il est difficile de s'y préparer aussi bien que pour un dîner. Mais un mari ramène souvent à sa femme un ou deux amis qu'il a invités à partager son premier repas, il est donc bon de connaître quelques unes des règles qui régissent le déjeuner.

On peut placer sur la table presque tous les mets qui composent le menu ; le dessert y est aussi déposé d'avance. On ne sert que des viandes rôties froides, ou grillées, ou cuites à la poêle ou sur le plat. Jamais de viandes en ragouts. Beaucoup de hors-d'œuvre. Des poissons froids avec sauce myonnaise, ou grillés ou à la poêle. Pas de pâtisseries chaudes. Les fritures d'entremets et une partie des légumes, ceux qui se mangent froids particulièrement sont admis au déjeuner.

Le couvert est le même, à peu de chose près, que celui d'un dîner. Et, à ce propos, j'ai oublié d'indiquer que la lame du couteau est supportée par un porte-couteau en cristal assorti à la verrerie, ou en faïence ou en porcelaine, s'associant au service de table. Les jours où l'on mange des œufs à la coque, on peut avoir en guise de surtout, une jolie corbeille en vannerie ouatée, capitonnée, dans laquelle les œufs sont tenus chaudement sous une élégante couverture brodée ou au crochet et doublée.

Les coquetiers rangés sur un plateau avec les petites cuillères font pendant aux tasses à thé ou à chocolat disposées aussi sur un plateau, à moins que les domestiques n'apportent ces tasses à chaque convive vers la fin du repas. Dans tous les cas, à déjeuner, c'est la maîtresse de la maison qui sert le thé, le chocolat ou le café, qui se prend à table. Les domestiques présentent alors le sucre, en apportant les tasses. C'est à table également qu'on offre les liqueurs.

Après le déjeuner, on ne peut guère occuper le temps que par la conversation. Si on habite la campagne, on a la ressource des jardins, des excursions et des jeux de plein air.

Ce chapitre étant assez court, nous y parlerons un peu de la dissection des viandes, à l'intention de ceux qui n'ont pas de découper. On dit, l'art de découper et ce n'est pas exagéré. Une volaille ou une pièce de viande bien tranchée fait plus de profit, garde une plus belle apparence, offre un aspect plus propre.

N'oublions pas, pour commencer, une petite recommandation qui a son importance, pour le cas où l'on serait

obligé de veiller aux détails, dont les domestiques de haut style peuvent seuls nous décharger. Le gigot, qu'il provienne d'un chevreuil, d'un mouton ou d'un agneau, et le jambon, sont toujours placés de façon que leur manche soit à la gauche du maître de la maison, qu'il découpe ou même qu'on apporte le plat devant lui, pour un instant seulement. On met au manche du jambon une manchette étoffée, en papier découpé, blanc, bleu, céleste ou rose tendre, cette manchette est fixée à l'aide de rubans-faveurs assortis.

On donne des manchettes pareilles, mais plus petites, aux manches de côtelettes, aux jambons de poulet, dindon, etc.

Le dindon, l'oie (mets d'intimité), le poulet, le canard, les perdreaux, les cailles sont servis couchés sur le dos, l'estomac en dessus. On dresse d'une manière tout opposée le lièvre, le lapin, le cochon de lait (dors-qu'ils sont entiers).

Le siège du découpeur doit être assez élevé pour lui donner plus de force et d'adresse. Les plats seront de dimensions bien comprises pour la taille des pièces ou des bêtes à découper. Si faire se peut, ils sont placés de façon à avoir les pieds de la table pour support. Pour les jambons, un grand couteau à longue pointe affilée est requis, pour le gibier et la volaille, couteau court et mince. On a un couvert à découper spécial pour le poisson, qu'il faut bien prendre garde de ne pas déchiqueter.

ANN SEPH.

CONNAISSANCES UTILES

Moyen d'arrêter les hémorragies.—On arrête les hémorragies, qu'elles proviennent de blessures, ou de l'action des sangsues, en appliquant soit du papier trempé dans le vinaigre, soit de l'amadou humecté d'eau-de-vie, ou enfin de la toile d'araignée très épaisse.

Les plumes d'acier.—Une excellente chose pour essuyer les plumes d'acier, c'est un morceau de patate crue. Cela enlève les croûtes d'encre et facilite l'écoulement régulier de l'encre sur la plume.

Taches de rouille ou d'encre résistant au sel d'oseille.—Pour enlever ces taches, qui paraissent indélébiles, il faut préparer une dissolution de sel d'étain (proto-chlorure) dans une très petite quantité d'eau ; mouiller avec cette solution les traces des taches, ensuite humecter au sel d'oseille ; frottez de nouveau l'étoffe sur elle-même pendant quelques instants.—Le résultat est immédiat. Finalement, on savonne et on rince.

Rendre les chaussures imperméables.—Composition pour rendre les chaussures imperméables à l'eau.

Suif.....	250 gr.
Saindoux.....	125 "
Cire jaune.....	65 "
Huile d'olive.....	65 "
Essence de térébenthine....	65 "

Faites incorporer ces matières à feu doux ; pour appliquer cette composition sur les chaussures, il faut la faire fondre et l'étendre avec un pinceau ou une patte de lièvre dont les ongles ont été coupés. Le cuir ainsi enduit est imperméable à l'eau.

Nettoyage du linge sans savon.—Un blanchisseur des environs de Paris a trouvé un moyen fort ingénieux de nettoyer le linge sans savon. Cet industriel ne se sert ni de soude, ni de chlorure, et remplace tous ces ingrédients par des pommés de terres cuites à l'eau dont il frotte le linge.

Ce procédé au moins curieux, est, paraît-il bien supérieur à ceux employés jusqu'à ce jour, et les toiles, cotons, laines et soies les plus souillées, nettoyées par ce moyen, deviennent d'une pureté que la lessive peut à peine atteindre ; il a, en outre, l'avantage de permettre de se passer de brosse et de se servir d'eau de puits.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a actuellement plus de 4,000 personnes aux États-Unis dont l'âge dépasse cent ans.

—Un électricien français prétend qu'il sera bientôt possible, avec l'électricité, de produire des orages de tonnerre artificiels partout où on le désirera.

—Pour nettoyer radicalement une bouteille, il suffit, pendant cinq minutes, de parler l'allemand dans le goulot. Essayez plutôt !...

—Il se fabrique quotidiennement 77.000.000 épingles dans les manufactures d'épingles d'Angleterre, France, Hollande et Allemagne.

—Le dernier article en fait de nouveauté en Angleterre est une canne dont l'intérieur est creux, et pouvant contenir de huit à neuf cigares.

—On estime que cette année les vignobles de la Californie produiront 25.000.000 gallons de vin. La production de 1887 a été de 17 millions de gallons.

—Entre vieux garçons : " Dis donc, Jean, as-tu déjà assisté à une exécution publique ? " " Tu sais bien que oui, puisque nous étions à une noce, il y a trois jours ! "

—Calino avait reçu une canne à superbe pomme de Saxe. Trouvant cette canne trop grande pour lui, il la rognait de la pomme. " Pourquoi, lui demandait-on, ne l'avez pas plutôt rognée de bas ? " " Mais c'était du haut qu'elle me nuisait ! "

—Pour la première fois dans la province de Québec, une femme a été admise à l'étude de la médecine, après des examens subis à l'Université-Laval. Cette femme s'appelle Mlle Octavia Grace Ritchie. De tous les candidats, c'est elle qui a obtenu le plus grand nombre de points.

—Un morceau de terre contenant un million d'acres dans le comté d'Aroostook, Maine, vient d'être vendu un million de piastres. L'acte de vente contient 25,000 mots.

—Plus de trois cents familles canadiennes-françaises sont actuellement établies à Toronto, capitale de la province d'Ontario. Cette colonie est déjà assez florissante pour avoir les moyens d'acheter au prix de quinze mille piastres, l'ancienne église presbytérienne qui sera désormais consacrée au culte catholique.

—Il intéressera peut-être nos lecteurs de savoir combien de combustible brûle une locomotive. Cela dépend un peu de la qualité du combustible, de l'ouvrage accompli, de la vitesse et du caractère du chemin de fer. Sur un train de fret, la consommation moyenne est d'une livre et demie de charbon par char par mille. Sur les trains à passagers, les chars sont plus lourds et la vitesse plus grande, et la consommation de charbon est plus considérable. Un train de fret de 30 chars, avec une vitesse de 30 milles à l'heure, brûlera environ 1200 livres de charbon à l'heure.

LE PREMIER PARAPLUIE.—Voici comment un journal suisse raconte l'apparition du premier parapluie au commencement de l'année 1760 : Un blanchisseur du nom de Tanner reçut d'un ami à Paris un cadeau merveilleux. C'était une gigantesque machine munie d'un mécanisme qui le remplissait d'étonnement, car jamais on n'avait vu à Hériseau un appareil aussi ingénieux. Quand le dimanche il faisait vilain temps un domestique de Tanner, en habits de fête, était chargé de sortir avec le parapluie ; tout d'abord c'était le landammann Schiers (landammann ou pré ident du pays) qu'on allait chercher chez lui pour le conduire solennellement à l'église, en présence d'une foule émerveillée. Le domestique allait ensuite chercher le pasteur qui devait officier ; puis c'était le tour du propriétaire de la machine.

Lots à bâtir à vendre

Cinq magnifiques lots à bâtir, de 25x95 pieds, sur la rue Saint-Denis, coin de la rue Rachelle. Conditions faciles. S'adresser à Berthiaume & Sabourin, 30, rue St-Gabriel, Montréal.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Aux Vieilles Personnes !

Chez les personnes âgées le système nerveux est affaibli et il est absolument nécessaire de lui donner la force requise. Un de nos écrivains de la profession médicale des plus en renom, en parlant de la domination des rhumatismes chez les vieillards, dit : " Les douleurs variées, rhumatismales ou autres dont se plaignent souvent les vieillards et qui matériellement troublent leur bien-être ne sont que la conséquence du mauvais état des nerfs. " Cela parle de soi ; le médicament qu'il faut aux personnes âgées est un tonique puissant pour les nerfs. Ces personnes souffrent de constipation, de flatuosité, d'étourdissement, de diarrhée, d'indigestion, de rhumatismes, de névralgie, etc., etc.



Le Celeri Composé de Paine, ce fameux tonique pour les nerfs est presque un spécifique pour de tels désordres de l'économie, et par son grand pouvoir à réprimer les dérangements du foie, des intestins et des reins, il chasse tous les maux particuliers au vieil âge. Toutes les vieilles personnes trouvent que c'est un stimulant énergique qui donne appétit et facilite la digestion.

En vente chez les pharmaciens. \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. Envoyez pour un journal de 8 pages où vous verrez plusieurs témoignages de la part de personnes nerveuses, débiles et âgées qui bénissent le Celeri Composé de Paine.

WELLS, RICHARDSON & CO.,

MONTREAL, P. Q.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthros aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

No 440.—LOGOGRIPHE

Au superflu, lecteur, veux-tu
Subsister le nécessaire ?
Le seul travail qui soit à faire
Est que mon chef soit abattu.

No 341.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Décomposer la phrase suivante pour former,
avec toutes les lettres qui la composent, le
nom d'un personnage important du Canada :
RANGE !

No 442.—ENIGME

Le plus souvent je suis en verre
Toutefois je puis être en cor
En ivoire, en fer et en or,
Ou bien en bois, ou bien en terre.
Il sort de mon liquide flanc
Tantôt la paix, tantôt la guerre,
Tantôt le noir, tantôt le blanc,
Et le plus souvent un mystère,
Concorde, vengeance et pardon,
Le détestable avec le bon,
Ne pressent dans mon sein, de traiter
En sont retirés par mon maître.

SOLUTIONS :

No 439.—Le mot est : Pièce.

ONT DEVINÉ :

Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Mary Le-
febvre, E. Huot, Montréal ; L. A. Taillefer,
Ste-Scholastique ; Ant. Lupien, Sorel.

N'oubliez pas que chaque
copie du MONDE ILLUSTRÉ
peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

COURS PRIVE DU SOIR

7 1/2 à 9 HEURES

M. E. M. TEMPLÉ

Professeur à l'Académie Catholique Commer-
ciale et à l'École Normale

Dessin en tout genre, géométrie et perspec-
tive appliquée. Travaux à façon, rédaction et
calligraphie d'adresses, ornements en tous
genres. PRIX RÉDUITS.

Dessin appliqué à l'industrie : Lundi, Mer-
credi et Vendredi ; Dessin artistique : Mardi
et Jeudi. Littérature, élocution française, etc.
On peut se faire inscrire de midi à 1 heure et
de 7 à 8 heures du soir, chez M. E. M. Tem-
plé, 230, rue Jacques Cartier, près la rue Ste-
Catherine.

Eau Minérale de Saint-Léon

MAL D'YEUX G. ÉRI

Lisez l'important témoignage suivant du
Rev. N. Guéroul, ministre de l'église d'An-
gletorre, Berthier, Can., qui parle par lui-
même :

Je recommande fortement l'Eau de St-Léon
pour le mal d'yeux ; elle m'a rendu un grand
service pour cette maladie.

N. GUÉROUL
Montréal, 19 septembre 1886.

Circulars contenant d'importants certifi-
cats en yez gratis sur demande.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

N. B.—Pour la dyspepsie ou l'indigestion
buvez l'eau après chaque repas, et pour la
constipation, prenez-la avant le déjeuner.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :
Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Colofortin.
Huile d'Olive en 1/2 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

(BÂTIMENTS DES SOEURS) MONTREAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

16597

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

Est un Aliment vraiment sur et vrai

Dans sa fabrication il n'entre que les meil-
leures qualités de bœuf, et il n'existe ni al-
cool ni drogue dans sa préparation. Il con-
tient 50 pour cent du matériel de chair.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fauteuils, Divans, Sofas et autres
morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

W.M. KING & CIE.,

1652, RUE CRAIG. 652

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-
ment et aisément le foie et les poumons ; fait
expectorer sans effort, même sans tousser, et
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal

Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le seul journal fran-
çais du genre en Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalpe en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

Frank Leslie's Illustrated, le plus
des journaux illustrés anglais, publié aux
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8
pages de gravures. Prix d'abonnement : un
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser au Nos 53
et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2
cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino,
25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

GRANDE LOTERIE

Avec l'approbation de Sa Grandeur
l'Archevêque d'Ottawa

Pour la construction de l'église des R. Pères
Oblats de Hull, P.Q., détruite dans l'incendie
du 5 juin 1888, qui consuma le couvent, l'é-
cole, l'église, la résidence des Révds Pères et
une partie de la ville de Hull.

TIRAGE :

Mercredi, 17 Octobre 1888 à 2 hrs P.M.

Au Cabinet de Lecture Paroissial, à
Montréal, Canada

Vente des billets et tirage opérés par
la Loterie Nationale

2,149 LOTS

Valeur totale des lots. \$250,000
Gros lots : un immeuble de 25,000

Il est offert au porteur de tout numéro ga-
gnant de lui payer en espèces le montant
de son lot, moins une commission
de dix pour cent

NOMENCLATURE DES LOTS :

1 Immeuble de.....	\$25,000	\$25,000
1 do	10,000	10,000
2 Immeubles de.....	5,000	10,000
5 do	2,000	10,000
20 do	1,000	20,000
20 do	750	15,000
100 do	500	50,000
100 Montres de.....	200	20,000
400 Montres de.....	100	40,000
500 Montres de.....	50	25,000
1000 Services de toilette...	25	25,000

2149 lots valant..... \$250,000

COUT DU BILLET..... \$5
" D'UN CINQUIÈME DE BILLET.. 1

Les demandes de billets seront reçues jusqu'à
MIDI, le jour du tirage

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE.

Bureau : 19, rue Saint-Jacques, Montréal.

SCENE DANS LE GRAND MAGASIN DE CHAUSSURES DE

GRAND ASSORTIMENT DE SOULIERS



CHAUDS EN FEUTRE POUR L'HIVER

FOGARTY & BROS.

COIN DES RUES ST-LAURENT ET STE-CATHERINE

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 20 Octobre 1888

GUET-APENS

PREMIÈRE PARTIE
LE SURSIS

DURANT très longtemps, il avait été reconnu que la chaleur la plus intense des meilleurs fourneaux était insuffisante pour opérer la fusion du platine. On ne parvenait à réduire ce métal qu'en le battant sur l'enclume. Montmayeur inventa un appareil avec lequel on put fondre la platine en opérant sur des quantités relativement considérables et le couler en lignotière comme un métal d'une fusibilité ordinaire. Cette invention sur laquelle il comptait beaucoup, lui avait apporté plus d'honneur que de profit. Ce fut une grande déconvenue pour lui. Cependant il s'était remis à l'œuvre. Ses connaissances scientifiques étaient très étendues, son imagination était fertile en ressources. Et il venait d'achever d'importants travaux, sur des notes accumulées de longue date, qui l'avaient amené à une invention qui, cette fois, exploitée avec intelligence, devait l'enrichir.

Jean de Montmayeur était un homme aux passions ardentes, contenues toujours par une gêne constante, par la nécessité d'un travail énorme, mais qui rugissaient au fond de son cœur. Violent et froid, tout ensemble, ses études scientifiques l'avaient porté à ne compter que sur lui pour réussir et à considérer comme bon tous les moyens qui le jetteraient en plein succès. Il haïssait les petits, les malades et les faibles. Son culte était l'intelligence; sa ressource, la force qu'il puisait en lui-même, dans la conscience de sa supériorité. De scrupules, il n'en avait pas. Mais son cœur, petit à petit, s'était rempli d'une haine féroce, la haine du besogneux qui se sent appelé à de hautes destinées et que retient en arrière, attaché à de petites choses, la lourde chaîne de misère. Il avait gâché sa vie à plusieurs reprises, faute de quelques mille francs. Qui haïssait-il? Si sa haine avait porté un nom, elle eût été moins dangereuse peut-être. Il haïssait le monde entier. Et parfois, quand il sortait, la tête en feu, de la surexcitation de ses recherches scientifiques, quand il entrevoyait la possibilité d'une fortune, quand il retombait dans le néant de la misère, il se sentait pris d'une sorte de rage muette. Il avait peur de lui-même, et par la campagne il se mettait à courir comme un fou dans les bois, jusqu'à ce qu'il tombât, harassé de fatigue, demi-mort, vaincu, mais plus calme.

Et au moment où nous commençons ce récit, Jean était à l'une de ses phases décisives de sa vie. Il venait d'inventer un appareil destiné, lors de la carbonisation de la tourbe, à recueillir les produits liquides et gazeux, ce qui avait pour l'industrie et le commerce un intérêt extrême. Le gaz de tourbe est plus propre à l'application industrielle que le gaz de houille, car il est moins carburé, plus puissant et plus économique comme source de chaleur. Et comme il ne contient que très peu de souffre on peut s'en servir pour les opérations métallurgiques où un pareil agent peut être applicable. C'était donc une invention utile, pratique, et pouvant, s'il était aidé quelque peu, conduire rapidement Montmayeur à la fortune. Mais l'aide, qui la lui donnerait? D'où viendrait-elle? Des cris de colère lui montaient aux lèvres. Et dans la salle à manger où il se trouvait, en ce moment avec son frère, il tournait, allant et venant, la tête basse, les poings crispés, il tournait comme une bête féroce dans sa cage. Les restes du repas étaient sur la table. Une lampe suspendue éclairait la pièce, puis Jean pâle et les yeux flamboyants, puis Georges, le malade, aussi près de la cheminée où il se chauffait,

fiévreux et frissonnant, malgré la soirée tiède comme une nuit de Juillet. Et Jean, tout à coup s'arrêta de marcher :

—A quoi bon être fort? A quoi bon sentir dans sa tête une vaste ambition, et les moyens de la satisfaire? A quoi bon travailler? A quoi bon inventer, si tout cela reste inutile, faute d'argent! De l'argent! De l'argent! Qui m'en donnera? Il m'en faudrait si peu! Cinquante mille francs. Tu entends, Georges? Cinquante mille, rien de plus. Et je les double en un an. Et dans dix ans, je suis archi-millionnaire! Quel rêve! A quoi bon rêver?

Georges toussotait, hochait la tête. Lui, ne cherchait rien et ne travaillait pas. Il se laissait mourir. Sa vie était comptée. Jean s'arrêta devant son frère et les bras croisés, d'un ton sourd :

—C'est si peu de chose, de l'argent. Et c'est si bête le hasard! Le hasard qui, d'un caprice, vous fait riche ou vous fait pauvre. En veux-tu un exemple? On m'a dit, aujourd'hui, à Garches, qu'un fermier, Bourreille notre voisin, venait d'hériter de cent cinquante mille francs, et le bruit court qu'il en a découvert d'avantage dans un des meubles légué par le défunt. Tu le connais, ce Bourreille. C'est un maniaque. A quoi cette fortune lui servirait-elle? A rien. Tandis que moi! Et l'on dit, aussi, au village, que Bourreille est devenu fou de joie. Il avait la force de supporter la pauvreté. Il n'a pas eu assez de courage pour supporter la fortune. Quel homme!

Et il eut un sourire sarcastique, si violent, si prolongé que cela fit tressaillir le malade, grelottant dans son fauteuil. Jean allant s'asseoir près de la fenêtre, le regard vaguement attaché sur la campagne qu'éclairaient les blancheurs de la lune. Mais le paysage l'intéressait peu. Il rêvait. Mais il rêvait tout haut.

—Dire que ce Bourreille est un imbécile, un pauvre fou sans cervelle! Que fera-t-il de cet argent? Il le cachera, et on le retrouvera inutilisé, après sa mort comme lui-même l'a retrouvé après la mort de son frère! Tandis que moi! A quoi bon tant d'argent à ce maniaque? Il n'avait point de passion. Il cultivait sa terre, sans penser au lendemain. C'est un être inutile, moi, avec ce que je sens là, dans ma tête, je suis une force de la nature. Pourquoi la nature me refuserait-elle le seul moyen d'utiliser cette force? Dérision.

Il se tut, resta quelques minutes sans parler. Le malade se redressa légèrement, ramena sur les genoux ses mains maigres tendues vers la flamme et dit :

—Nous le connaissons ce Bourreille. Nous lui avons, jadis, acheté quelques terres en bordure du clos, pour les ensemercer en prairies. Va le voir, explique-lui ton invention, la fortune qu'on peut y gagner; convertis-le à ton idée. Les cinquante mille francs qu'il te faut il te les prêtera peut-être.

—Oui j'y pensais. Demain je le verrai! mais s'il refuse!

Le malade regardait son frère à cet instant-là. Un long tremblement le parcourut de la tête aux pieds, tant il y avait de colère sur cette blême et énergique figure, tant il y avait de menaces surtout!

—Eh bien, dit-il, s'il refuse?

Mais Jean de Montmayeur était redevenu souriant. Il ne répondit rien. Le lendemain, dans la matinée, Jean se dirigea vers les Bernadettes. Il faisait un temp superbe. Le soleil brillait. Les oiseaux chantaient. C'était une de ces belles journées de printemps qui remettent de la joie plein le cœur. Jean n'y prenait pas garde et restait sombre. Aux Bernadettes, personne. Claudine venait de partir pour Garches. Les ouvriers étaient dans les champs. Montmayeur cogna contre la porte de l'habitation. Elle n'était fermée qu'au loquet. Il entra. Personne non plus dans l'immense cuisine de la ferme. Cependant du feu brûlait. Claudine ne tarderait pas à rentrer pour faire le déjeuner.

—Bourreille n'est pas là! se dit Montmayeur. Il prêta l'oreille afin de s'en assurer. Tout d'abord il n'entendit rien. Et il allait partir, se proposant de revenir dans l'après-midi, quand il lui semblait percevoir un son bien particulier, clair, vibrant, cristallin, ce son que l'on entend dans les banques, ou dans des maisons de jeu, le son de

l'or que l'on remue, des louis que l'on entasse, que l'on compte, que l'on bouverse, ce son qui donne la fièvre, qui allume des flammes dans les yeux, serre le cœur, fait frémir les doigts. Et Montmayeur, avec un sourire froid que démentaient ses lèvres toutes blanches, Montmayeur murmura :

—Les histoires que l'on raconte ne sont pas des mensonges. Voilà Bourreille qui compte son trésor!

Le bruit paraissait venir derrière une porte pleine très étroite. Montmayeur l'ouvrit doucement. Il se trompait. La chambre où il entra était vide. Quelques chaises. Une commode. Un lit dans une alcôve profonde. Là devait coucher Bourreille. Au fond, une autre porte, vitrée, avec un rideau de serge rouge sur les carreaux étroits. Il s'approche, soulève le rideau. Couché par terre, Bourreille compte son or, s'en amuse, comme un enfant avec des billes ou des cailloux, rit, se relève, danse, se recouche, les yeux hagards, les cheveux emmêlés, collés sur son front par la sueur, les gestes désordonnés, les rares et rauques exclamations qui lui échappent, tout cela est bien d'un fou. Tout à coup le fermier réunit en un monceau or et billets, et va les cacher dans un énorme bûche de chêne, ferme la porte à double tour, emporte la clef avec lui et revient. Montmayeur a eu le temps de s'esquiver. Il rétrograde, sans bruit, dans la cuisine, et se tient sur le seuil, regardant les poules et les pintardes qui picorent sur le fumier, pendant que deux pores, en liberté, cabriolent lourdement à poursuite l'un de l'autre. Au bruit que fait Bourreille, Montmayeur tourne la tête.

—Bonjour, monsieur, dit-il au fermier des Bernadettes. Je vous croyais absent. J'allais partir sans vous voir.

Le maniaque le considère d'un œil inquiet. L'indifférence du chimiste le rassure. Il s'assied tremblant. Depuis qu'il possède cette fortune, il ne mange plus. Sa faiblesse est extrême. Un enfant l'abattrait, sans résistance. Ses jambes décharnées flottent dans son pantalon. Les tendons et les veines de son cou apparaissent, pareils à des cordes, tirillant sa mâchoire, la peau pend, flasque et jaune. Montmayeur fait toutes ces remarques. Il a un sourire de pitié. Voilà l'être dont il a besoin, devant lequel il vient incliner son orgueil! Un flot de honte, de colère aussi, fait rougir son front. Sur une brave question du fermier, Montmayeur expose l'objet de sa visite. Une fortune certaine à gagner, dit-il, en quelques années?

—Puisque vous avez tant de moyens de vous enrichir, dit le paysan, pourquoi restez-vous pauvre comme Job?

Le chimiste explique qu'il ne peut rien faire avec rien. Bourreille se mit à rire, goguenard, méchant. Il haussa ses maigres épaules.

—Pas de danger que je vous donne un sou! dit-il.

Montmayeur en vain se débat, s'entête. L'autre refuse. Alors il reste silencieux, il songe. La porte entr'ouverte laisse pénétrer le soleil. Dans la cuisine voltigent des essaims de mouches nées d'hier, attirées par le laitage. Au dehors, rien que le caquetage des poules. La ferme était toujours déserte. Le regard de Montmayeur se trouble. Il se fixe, droit, sur les yeux du maniaque. Et l'expression sans doute en est bien épouvantable, car celui-ci se dresse effaré, recule, sans voix, jusqu'au fond de la pièce, les mains en avant. Montmayeur, sans bouger, le poursuit de son regard farouche. Tout à coup il fait un pas vers Bourreille, ses mains robustes frôlent ce qu'elles tordraient aisément. Ce serait vite fini. Et Bourreille le comprend si bien qu'il râle.

—Grâce! grâce! Je ne vous ai rien fait! Ne me tuez pas.

S'il n'avait point parlé, peut-être était-ce la mort! Sa parole réveille Montmayeur de son envolement.

—En plein jour, on m'a vu entrer. On me verrait sortir. Je suis fou!

Et il s'en va brusquement, à grandes enjambées, pendant que Bourreille, terrifié, se traînant sur les genoux, les dents claquant, va fermer la porte au verrou. Montmayeur est longtemps à se remettre de cette émotion mortelle. A la fabrique, Georges fiévreux l'attend. Au dehors le soleil

inonde la campagne, déjà brûlant. Près de la cheminée où flamboie un fagot entier, le malade frissonne. Il se contente de regarder son frère dont le visage lugubre trahit l'insuccès de sa démarche. Et Jean, après un lourd silence, Jean, à voix basse :

—De l'or, murmura-t-il. Je lui ai vu, à ce pauvre idiot, sans idée et sans cervelle, de l'or plein les mains. Trois fois plus qu'il ne m'en faudrait. Et il est faible comme un souffle. Toi-même, Georges, tu en viendrais à bout.

—Jean ! Jean ! à quoi penses-tu ?

—Tu veux le savoir ?

—Tu m'épouvantes.

—Pardieu, il y a de quoi ! Je me fais peur à moi-même. Et cependant, c'est si simple, ce que je pense ! chez Bourreille je vois une fortune inutile, misère et bêtise près d'un trésor, chez nous je vois la gêne constante, malgré l'intelligence, malgré le travail. Est-ce juste ? Raisonnons. Il le faut. Je ne suis pas homme à me faire des illusions. Ce que Bourreille refuse de me donner, je rêve de le lui prendre.

—Mon frère ! dit le fiévreux, debout, hâlant.

—Eh bien, quoi ? Je l'ai dit. J'aurais pu te le cacher, après tout. Faisant semblant de ne pas le savoir. Je veux te convaincre. Ecoute. Je suis fort et je suis calme. C'est une question scientifique que je vais résoudre, rien de plus. Aux Bernadettes est enfouie un argent inutile. Je prélève dessus cinquante mille francs. A qui fais-je du tort ? Il y a sur les boulevards plus d'un banqueroutier auquel on serre la main et qui a d'autres peccadilles à se reprocher ! Comme je suis sérieux et absolument maître de moi, je prends mon temps. Je ne presse rien. Je m'entoure de toutes les précautions imaginables. Je calcule jusqu'à la dernière des chances qui s'élèverait contre moi. Je ne laisse rien au hasard. Mon vol est œuvre de prudence, de patience, et de combinaisons. Tout sera prévu. Dans six mois une main inconnue renverra à Bourreille les mille francs qui lui manquent et les intérêts composés, s'il le faut. Où est le vol. Emprunt forcé, plutôt !

—Non c'est un crime !

—Le crime, j'ai eu envie de le commettre, je l'avoue. C'était si facile ! un enfant étranglerait cet homme ! J'ai eu peur !

—Tu le vois, quelque chose en toi-même se révoltait.

—Non, j'ai eu peur parce que le soleil brillait. La nuit, on est plus brave. Mais je n'ai pas eu peur parce que je craignais les remords.

—Ton parti est pris ?

—Je serais un sot si j'hésitais.

—Et si tu es découvert, si l'ont t'accuse, si l'on te condamne !

—Ne crains pas cela. Je compterai même avec le hasard.

—Au moins, dit le malade en tremblant, jure-moi que tu veux le voler seulement, que tu ne feras que le voler ! et que tu le rembourses !

—Je te le jure !

—Tu ne veux pas l'assassiner, n'est-ce pas ?

—Non. A quoi sa mort me serait-elle utile ?

—S'il te surprend ? S'il te reconnaît ? S'il défend son trésor ?

Jean de Montmayeur passa la main sur son front. Il venait de voir tout à coup, devant ses yeux, quelque chose de rouge. Il se raidit contre cette émotion, qu'il traita de faiblesse.

—Ne crains pas cela non plus. Je serai prudent.

—Cependant, si cela arrivait, si cela arrivait ?

—Alors, si je ne le tue pas, je suis perdu. Choisis toi-même !

Le fiévreux se mit à sangloter.

—Jean, ne fais pas cela. C'est horrible. Patientie, la fortune viendra d'autre part. Vivre avec cette idée, avec ce souvenir ! Dieu ! Tu veux donc me tuer, moi aussi !

Et Montmayeur sombre, haineux :

—Tout se passera pour le mieux. Quand je songe que des médecins te guériraient peut-être, mon pauvre Georges, si tu pouvais suivre leurs conseils, et que faute de quelques milliers de francs tu ne peux prendre les eaux qu'il t'ordonnent ! Misère ! misère !

—Ecoute, Jean, j'aime mieux souffrir encore, j'aime mieux mourir, mais pas ce que tu rêves, pas ça, pas ça ! Laisse-moi du moins mourir tranquille. J'en ai pour si peu de temps ! Ce serait horrible de s'en aller, avec le spectacle de l'autre, râlant assassiné...

—Tu exagères, Georges, reviens à toi, calme ta fièvre.

—Je n'ai pas eu la force de te contraindre, hélas ! je n'ai que mes larmes et mes supplications pour te retenir, ne les méprises pas, Jean !

—Le jour où nous serons riches, le jour où j'aurai, sous le couvert de l'anonyme, remboursé à Bourreille les cinquante mille francs que je lui aurai volés, ce jour-là, frère, tu diras que j'ai bien fait.

—Jamais ! Jamais !

—Le jour où tu pourras te soigner, le jour où tu te verras guéri, le jour où tu seras redevenu souriant et heureux, le jour où tu me verras riche, moi riche et célèbre, ce jour-là, tu diras que j'ai bien fait.

—J'ai peur ! j'ai peur.

—Encore une fois, laisse-moi faire ! Dans trois jours, ce sera fini.

Le malade n'insista plus. Il s'affaissa dans son fauteuil. Ses sanglots nerveux l'étouffaient. Tout à coup, ils cessèrent. Le pauvre homme resta immobile. Et il était si blême, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, les lèvres décolorées, qu'on eût dit qu'il était mort. Il n'était qu'évanoui. A la tombée de la nuit, Jean de Montmayeur quitta la fabrique et se dirigea vers les Bernadettes, mais non point directement, au contraire en faisant un grand détour. Il fit en sorte de ne rencontrer personne, évitant les ouvriers des champs du plus loin qu'il les apercevait. Il voulait tout d'abord reconnaître les lieux, savoir à quoi s'en tenir afin de ne pas hésiter au dernier moment. Et c'est ainsi qu'il remarqua ce que nos lecteurs savent déjà, c'est-à-dire la hauteur des fenêtres de la chambre où Bourreille passait ses journées auprès de son trésor. Il vit les ouvriers rentrer, dîner, se reposer un peu, à la fraîcheur de la soirée ; puis la nuit descendit et il ne vit plus rien. Le matin, avant le jour, des brotssailles choisies par lui au coin du bois, il guettait le réveil de la ferme. Il contacta ainsi que Claudine couchait seule dans la chambre au-dessus de la grange, en face de la maison d'habitation. Elle y montait par une échelle, qui restait appliquée toute la nuit contre la muraille. Un garçon de charrie couchait à l'écurie ; le vacher près de ses vaches. Celui-ci était un gamin d'une douzaine d'années. Quant à Bourreille, Montmayeur avait traversé sa chambre située entre la cuisine et la grande pièce encombrée de meubles provenant de l'héritage du frère. Le soir Georges dit :

—Jean, reviens sur ta résolution, songe que nous avons rien à nous reprocher.

Il reçut pour toute réponse :

—Cette nuit, le coup sera fait. Demain la fortune, enfin.

Il se glissa lentement le long de la grange, attendit là quelques minutes, écoutant, l'œil au guet. Mais rien de suspect n'existait. Il aperçut l'échelle collée contre la muraille, sous le cabinet de Claudine, l'enleva, la mit sur son épaule, et traversa la cour avec précaution, marchant sur le fumier afin d'amortir le bruit de ses pas. Il y eut une frayeur, un chien gronda dans l'étable. Le petit vacher réveillé, cria :

—Tais-toi, Noiraud, va te coucher.

Le chien se tut, Montmayeur s'était arrêté. Il reprit sa marche. La nuit, très obscure le favorisait. Il arriva dans la maison, appliqua l'échelle contre le mur et il allait monter quand il retint un cri étouffé de colère et de désappointement. Les deux fenêtres n'existaient plus ! Elles avaient été bouchées, pendant la journée, avec des briques. Bourreille se méfiait ; la visite de Montmayeur, sans doute, l'avait mis sur ses gardes. Alors il recula déconcerté, remit l'échelle contre la grange et disparut dans la campagne. C'était une difficulté de plus qui s'opposait à son projet ; mais il n'y renonçait pas pour cela ; seulement il avait besoin de réfléchir, et il en remit l'exécution à plus tard. Il rentre à la fabrique, se couche, ne dort pas. Le matin Georges, d'un regard l'interroge. Jean détourne les yeux,

ennuyé. Il n'y a rien de plus entre eux. Toute la journée, Jean rêve au crime possible. Pour pénétrer jusqu'au bahut où le père Bourreille, renferme sa fortune, il faut forcer la porte de la cuisine, passer dans la chambre où dort le maniaque, entrer dans l'autre et briser la serrure du bahut.

—Tout cela ne se fera pas sans bruit, se dit-il froidement, pesant toutes les chances de réussite et d'insuccès. Bourreille ne peut manquer de se réveiller, alors se posera le dilemme, dont je parlais à mon frère, sa mort ou ma perte ! Mon choix est fait !

La veille, le vol lui paraissait si facile, presque un jeu, qu'il n'avait pas même songé à se créer un alibi. Cette fois, la prudence le lui conseillait. Il écrivit à cinq ou six de ses amis de Paris, les invitant à dîner à la fabrique le lendemain ; il leur parlait, dans sa lettre, de la découverte nouvelle qu'il venait de faire ; parmi les invités se trouvaient deux membres de l'Institut, chimistes distingués, avec lesquels il était lié d'amitié et qui le tenaient en haute estime. Il attendit onze heures. Les campagnards se couchèrent tôt. A onze heures leur sommeil est profond. La nuit était calme, silencieuse. Dans les mares du bois, au lointain on entendait seulement la musique des grenouilles qui chantaient, se taisant parfois soudain pour recommencer de plus belle. Il avait eu soin de se munir d'un diamant de vitrier pour couper les vitres et d'une forte tige de fer pour desceller les contrevents. Et pensant à ses amis :

—Au besoin, si l'on m'accuse, ils attesteront que je ne les ai pas quittés, se dit Montmayeur, car par le fait je ne les quitterai pas !

Le lendemain à sept heures, ils étaient à table. Aucun des invités n'avait manqué au rendez-vous ; les premiers arrivés avait été M. Basselot, professeur, et le baron de Blaitière, de l'Institut. Montmayeur semblait si gai, si dégagé de toute préoccupation que Georges, qui ne le perdait guère de vue, pensait :

—Peut-être a-t-il renoncé à son funeste projet.

Et, débarrassé de ce cauchemar, lui-même semblait mieux portant. On était au cinq mai : le jour même où le pauvre Doriat n'avait pu payer à Virlovet sa créance de six mille francs. Le temps s'était brouillé vers le soir. Une petite pluie fine tombait. La nuit était d'une obscurité d'encre. Cependant vers neuf heures les nuages se dissipèrent ; la pluie cessa tout à fait, les étoiles brillèrent. Le dîner avait été fort gai. Très en verve, Jean de Montmayeur avait expliqué ses projets d'avenir.

—C'est une fortune trouvée, avait dit Basselot ; cela va enfin vous tirer d'affaire. J'en suis heureux pour vous !

—Une fortune rapide et certaine, disait le baron de Blaitière. Que ne suis-je riche pour vous faire la première mise de fonds.

—Au fait, vous avez de l'argent, pour la construction des machines ?

Montmayeur répondit négligemment en jouant avec son couteau :

—Pas encore, mais mon frère et moi nous sommes disposés à tous les sacrifices. En somme, il ne faut que cinquante mille francs.

Le malade essuya son front du bout de ses doigts. Il avala péniblement sa salive. Le calme de Montmayeur le terrifiait. Vers dix heures, on sortit dans le jardin. Les invités se divisèrent par petit groupes qui se dispersèrent, en fumant par les allées. Georges était resté près du feu qui sans cesse brûlait pour lui. Quand à Jean il allait d'un groupe à l'autre.

—Demain, avait-il dit, je vous montrerai mes plans.

Et il avait obtenu de ses amis la promesse de passer la nuit. Il regarda sa montre : dix heures un quart.

—Il est temps, se dit-il.

Et il s'esquiva sans être vu. Une fois dans la campagne il se mit à courir de toutes ses forces jusqu'à la ferme. Mais là, derrière la grange, il attendit et reprit haleine. Il avait emporté la tige de fer. C'était une sorte de long ciseau lourd et solide. L'échelle de Claudine était à sa place. Claudine dormait.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 20 Octobre 1888

L'EXPIATION

QUATRIÈME PARTIE

PROMPT à la décision sans se perdre dans d'autres réflexions il déboucha la bouteille, remplit un des verres jusqu'au bord et le tendit au jeune homme.

—Bois, dit-il.

Le vin exhalait un parfum qui livrait assaut à tous les sens. Sa couleur dorée ne laissait aucun doute sur l'authenticité de son étiquette blanche où se lisait en grands caractères déliés le nom fameux de Benicarlo, cher à tous les gourmets.

Juan Antonio prit le verre, sans se demander pourquoi Genaro ne remplissait pas l'autre, et, portant le liquide à ses lèvres, il en avala une grande gorgée.

Tout à coup il pâlit affreusement, ses dents claquèrent, ses yeux agrandis regardèrent vaguement autour de lui, une espèce de hurlement sourd lui échappa, la langue lui sortit toute entière de la bouche, sa face se crispa, il eut un râle suprême, et une convulsion le rabattit sur le lit.

Genaro s'était élancé vers lui et l'avait soulevé. Les yeux du jeune homme pâlissaient rapidement en se roulant, un son rauque grondait sous sa poitrine, qui se mouvait comme un soufflet de forge. Un râle plus fort succéda ; puis une nouvelle convulsion ; puis les membres se raidirent et le corps resta soudainement inerte. Juan Antonio Garcia n'existait plus.

Genaro laissa retomber lourdement le cadavre. Il haletait. Sa main gauche dans les cheveux, il restait perdu de stupeur.

La langue pendante du jeune homme était toute noire, et sa bouche ouverte se contractait effroyablement.

Le spectacle était épouvantable. Pour la première fois peut-être de sa vie, le forçat eut un cri d'effroi.

—Empoisonné ! dit-il.

Puis, éperdu, près de tomber, tournant inconsciemment sur lui-même, se heurtant à la table, il s'affaissa sur la chaise, et balbutia :

—Empoisonné !

Alors, au bout de quelques minutes de silence morne, il eut un rugissement.

—Les lâches ! Ils m'auront épié ! Et n'osant point m'attaquer, ils auront pensé se défaire de moi et de lui par le poison. Heureusement ma bonne étoile m'a sauvé une fois de plus.

Il se dressa debout tout d'une pièce, et, s'adosant au mur comme une bête fauve qui est acalée :

—Je suis dans un antre de bandits, pensa-t-il. Impossible de leur échapper ! Ils reviendront bientôt s'assurer du résultat de leur œuvre et alors...

A ce moment des pas résonnèrent à l'autre extrémité de la grande salle.

Genaro s'assit. Sa main serrait le revolver et son doigt s'appuyait sur la gachette de l'arme, qu'il dissimulait sous son vêtement.

Il vit distinctement Tiburcio arriver vers lui. Puis il ferma les yeux, ne faisant plus un mouvement.

Le gargotier tenait des deux mains un plat chargé de tranches de viande et de pain.

Un silence profond régnait dans les deux pièces.

Tiburcio entra, baissant la tête, et déposa le plat sur la table.

Tout à coup il s'abattit comme une masse.

Genaro lui avait appuyé le canon de son arme sur la tête et avait fait feu.

La cervelle du Génois jaillit jusqu'au mur, qu'elle souilla d'une tache hideuse.

Genaro s'était rejeté en arrière, effrayé lui-même du meurtre qu'il venait d'accomplir.

Il lui sembla que son propre cerveau éclatait

cher fut ébranlé par le choc du Gaucher, qui, une balle dans le cœur, tomba lourdement, entraînant avec lui le faussaire.

Un râle sourd se confondit avec le bruit de la chute. Le couteau catalan du Gaucher s'était enfoncé jusqu'à la garde dans la poitrine de Genaro.

Les deux combattants restèrent immobiles, baignés dans une large mare de sang.

VIII.—LE DEVOIR

C'était le lendemain de ces scènes d'égorge-ment. Le duc de Balboa était assis au chevet de sa fille, gardant un silence méditatif, ses yeux cloués sur le journal dont il venait d'achever sa lecture et qui lui avait appris à la fois la mort de Pablo Garcia, de Genaro et de Juan Antonio.

Depuis la veille, Anita avait le délire. En rentrant, à peine arrivée dans sa chambre, elle s'était évanouie dans les bras de Rosita qui l'avait portée sur son lit. Lorsqu'elle avait repris ses sens, elle s'était plainte de douleurs au cœur et dans le cerveau. Une heure après, une fièvre cérébrale s'était déclarée. Les médecins, appelés aussitôt en consultation, avaient affirmé que l'état de la malade était dangereux, presque désespéré. Le duc, quoique encore très souffrant, avait refusé obstinément de prendre du repos. Il avait voulu lui-même veiller sa fille. La soubrette seule avait été admise dans la chambre et se tenait au fond de la pièce, attendant qu'on réclamât son

De temps en temps, don Alexandre se levait avec précaution, s'approchait d'Anita sur la pointe des pieds, avec anxiété, et la considérait pendant quelques minutes, essayant de lire sur les traits bouleversés de la jeune fille la cause de cette soudaine et cruelle maladie. Puis il reprenait sa place, désespéré et la tête dans ses mains ; ployé en deux comme si un poids énorme pesait sur lui, il restait perdu de stupeur, n'ayant plus conscience de lui-même que par les battements répétés du sang dans ses artères. Ses pensées plongeaient alors dans son passé comme un tourbillon dans un abîme. Il lui semblait que chacune des actions de sa vie avait une voix et lui criait ses turpitudes et ses crimes. Cependant un sourire éclairait son visage livide, lorsqu'il songeait que la disparition des seuls témoins qu'il eût à craindre le mettait peut-être

à l'abri de la vengeance du colonel. Mais, dans le même moment, ses affections se resserrant plus étroitement à l'amour de sa fille, il se demandait si ce mal, qui la minait rapidement, n'était point une de ces tortures de l'âme contre lesquelles tous les remèdes de l'art sont impuissants. Il avait questionné la soubrette, sachant qu'elle était la confidente de sa jeune maîtresse, et Rosita, après une assez longue hésitation, avait fini par confesser que, pour des motifs qu'elle ignorait, Anita lui avait appris, à son retour, qu'une rupture était inévitable et irrémédiable entre elle et le peintre. En vain, le duc cherchait dans son esprit le motif de cette résolution. Ignorant que sa fille possédât son secret, il s'arrêtait seulement à l'idée d'une bronchite passagère, comme il en survient entre ceux qui s'aiment, et il ne pouvait comprendre qu'Ana en eût reçu au



Alors il poussa un cri terrible. Sa main était inondée de sang.—Page 57, col 2.

et était envahi par la folie.

Avant qu'il eût pu se ressaisir, il sentit une douleur aiguë au côté et y porta la main.

Alors il poussa un cri terrible. Sa main était inondée de sang...

Courbé brusquement en deux pour essayer de fermer sa blessure, il n'eut pas le temps de se relever. Un second coup de couteau l'avait frappé dans le dos.

Son regard se cloua sur son agresseur.

—Le Gaucher ! rugit-il.

Une lutte affreuse s'engagea. Pendant quelques minutes, les deux bandits cherchèrent l'un et l'autre à s'étrangler.

Genaro était parvenu à dégager son revolver et visait maintenant au hasard, exaspéré par la rage et la douleur.

Soudain, l'arme partit d'elle-même. Le plan-

cœur un coup si violent. Rosita avait ajouté que sa maîtresse lui avait demandé le portrait d'Horace et qu'elle l'avait vue couvrir la photographie de larmes, puis renfermer l'image avec soin dans sa cassette où Anita avait coutume de la serrer. Il y avait là, pour don Alexandre, un doute qui l'obsédait et qu'il s'efforçait vainement d'éclaircir. Pourquoi conserver avec un soin si jaloux le portrait de celui qu'on se décide à ne plus revoir ? Le duc se fit une fois de plus raconter par Rosita tout ce qui s'était passé. Il savait qu'Anita avait accompagné Virginie, qu'elle était revenue tout agitée. Mais c'est tout ce qu'il put apprendre de la soubrette.

— Je verrai demain Horace, dit-il enfin, et il reomba dans sa rêverie.

Mais le lendemain et le surlendemain, la maladie d'Anita prit un caractère encore plus alarmant. Don Alexandre, uniquement livré à ses angoisses, entièrement occupé des soins à donner à sa fille, fut obligé d'ajourner la réalisation de son projet. Anita s'éteignait. Les médecins, consternés, avouaient qu'il ne leur restait plus que l'espoir d'un miracle et qu'ils devaient se remettre à la miséricorde divine.

Virginie, qui venait voir tous les jours son amie, entra dans la chambre de la malade au moment même où le duc venait d'entendre cet arrêt. Don Alexandre, écrasé, comprimait son cœur de ses deux mains, comme le blessé à la gonie qui sent son existence s'en aller par la plaie saignante. Il était muet, livide, tremblant. Son regard éfaré s'arrêta sur Virginie.

— La demoiselle se meurt ! dit Rosita d'une voix à peine intelligible.

Virginie eut un cri de douleur. Elle s'élança vers le lit et, tressaillant de tout son corps, elle s'inclina sur la mourante. Anita avait ouvert les yeux comme au sortir d'un long sommeil. Elle adressa un faible sourire plein de tristesse à celle qui restait pour elle la sœur d'Horace ; ses lèvres, jusqu'alors serrées, se détachèrent, mais elle était incapable de dire une parole ; un souf-
fle s'échappa de sa bouche restée entr'ouverte ; sa main chercha celle de son amie. Virginie la prit et y imprima un long baiser.

— Monsieur le duc, dit-elle en se relevant, il n'y a qu'un seul moyen de sauver Anita.

— La sauver ! s'écria don Alexandre ; oh ! parlez ! parlez ! je vous en supplie, je donnerai tout pour l'arracher à la mort !

Un des médecins se rapprocha.

— Je crains, fit-il tout bas, que la señorita ne nous soit enlevée avant le soir.

Mais le duc ne l'entendit point. Comme le naufragé se cramponne au débris de navire qui l'emporte, il cherchait le suprême salut de sa fille et le sien dans la parole qu'avait prononcée Virginie.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix haletante, si vous connaissez un remède à ce malheur, oh ! je vous en conjure, ne tardez point à nous l'indiquer.

— Il s'agit d'une confidence, répartit la jeune fille, mais elle est de telle nature que vous seul, monsieur le duc, pouvez l'entendre.

Don Alexandre eut un geste d'étonnement.

— L'entretien particulier que je désire avoir avec vous, monsieur, reprit Virginie, sera de très courte durée. Mais je le crois urgent, car de votre décision dépendra le salut d'Anita.

Le duc offrit son bras à la jeune fille et la conduisit dans le cabinet attendant où il lui présenta un siège. Il était facile de voir, à la pâleur de don Alexandre, à quelle perplexité il était en proie.

— Monsieur le duc, dit Virginie lorsqu'elle fut assise et tandis que don Alexandre se tenait debout à quelques pas d'elle, je n'ai qu'une seule crainte, c'est que vous ne puissiez accepter mon moyen de rendre la santé à votre fille.

— Ce moyen, je l'accepte d'avance, quel qu'il puisse être. Il n'y a rien au monde que je ne sois prêt à sacrifier...

— Vous n'ignorez pas que la maladie d'Anita n'a point d'autre cause que le chagrin de perdre Horace...

— Il ne l'aime donc point ?

— Il l'adore, et lui-même souffre le martyr.

— Mais alors, quels motifs peuvent-ils avoir l'un et l'autre de se fuir ? N'ai-je pas accordé à votre frère, mademoiselle, la main de ma fille, et

ne lui ai-je pas dit combien je serais heureux de devancer, s'il le faut, le jour fixé pour cette union, qui doit combler tous nos vœux.

— Ce mariage est impossible, monsieur le duc, à moins de renverser des obstacles.

— Des obstacles ? Je ne vous comprends pas, mademoiselle.

Et le duc, en achevant ces paroles, fixa un regard inquiet sur Virginie.

— Vous rappelez-vous le nom du docteur Michel Herbin ?

Virginie prononça ces mots lentement en les détachant, comme quelqu'un qui sait d'avance l'effet qu'il va produire et redoute lui-même le mal qu'il doit faire à celui qui l'écoute.

Le duc avait fait un soubresaut.

— Monsieur, continua Virginie, je n'ai à cœur que le salut de mon amie, et je sais que ce salut est impossible si votre tranquillité personnelle est exposée. Je ne suis pas venue à vous en ennemie.

— Michel Herbin, répéta don Alexandre d'une voix étouffée, Michel Herbin ! Vous savez donc.

Et il se laissa tomber comme une masse dans un fauteuil.

— Monsieur le duc, reprit la jeune fille, je n'ai pas à interroger votre passé ni à le juger. Des circonstances, qu'il serait trop pénible peut-être de vous révéler en ce moment, me l'ont fait connaître en effet. Mais je ne veux m'occuper, encore une fois, que du salut d'Anita. Je vous ai dit que de grands obstacles empêchent son mariage avec Horace ; ces obstacles, elle en a eu connaissance, et c'est parce qu'elle les a crus insurmontables qu'elle se meurt.

— Que faut-il faire pour en triompher ?

— L'entreprise est difficile. Horace, lui-même, quelque profond que soit son amour pour votre fille, ne peut rien contre la fatalité.

Il y eut un instant de silence. Le duc avait croisé ses bras sur sa poitrine. La frayeur se peignait sur ses traits.

— Vous n'ignorez pas, monsieur, poursuivit Virginie, qu'Horace et moi, nous ne sommes que les enfants adoptifs de sir Richard Stone. Horace n'est pas mon frère, comme je l'avais cru jusqu'à ce jour. Il vient de retrouver son père et celui-ci s'oppose, avec une ténacité inébranlable, à son alliance avec la fille du duc de Balboa.

— Qu'il ne croit pas sans doute assez noble, ni assez riche, interrompit don Alexandre, avec un geste qui trahissait l'orgueil blessé.

— Détrompez-vous, monsieur le duc : si Anita n'avait eu pour père qu'un simple artisan ou un pauvre paysan, je doute que le père d'Horace eût fait la moindre objection à son mariage avec elle.

— Alors, moi seul je suis l'obstacle ?

— Vous seul, monsieur le duc : le père d'Horace n'est autre que le docteur Michel Herbin.

Le duc poussa un cri d'effroi et de rage. Son visage, déjà blême, devint livide comme un cadavre. Un poignard acéré, qui se serait tout à coup enfoncé dans sa poitrine, ne lui aurait pas fait une blessure plus profonde que la révélation subite de Virginie.

— Horace, le fils de Michel Herbin ! balbutia-t-il avec une intonation sourde, ressemblant au rugissement du tigre qui tombe soudainement dans un piège d'où il ne peut s'échapper.

Puis il demeura muet, inerte, sombre, l'intelligence paralysée, des éclairs dans le regard et écrasant ses lèvres de ses dents.

Enfin il s'affaissa sur son siège, laissa tomber sa tête lourdement et couvrit son visage de ses deux mains.

— Ah ! Dieu m'atteint ! dit-il.

Virginie, touchée, considérait, les larmes dans les yeux, ce vieillard aux cheveux blancs, qu'elle ne pouvait haïr, quoiqu'elle ne dût voir en lui que le bourreau de sa mère.

— Je vous l'ai dit, monsieur le duc, fit-elle d'un accent ému, l'obstacle est grand, peut-être insurmontable.

— Insurmontable, répéta-t-il machinalement. Puis, mesurant d'un seul coup d'œil le gouffre où il avait jeté sa fille :

— Que faire ? ajouta-t-il avec désespoir.

— Demander, aujourd'hui même, au docteur Michel Herbin, son consentement au mariage d'Horace avec la fille du duc Alexandre de Balboa.

Le duc sentit que le parquet de la chambre vacillait sous ses pieds.

— C'est impossible ! dit-il en secouant la tête.

— Attendre jusqu'à ce soir, fit la jeune fille, c'est laisser mourir Anita sans vouloir la secourir. Vos médecins ne vous ont-ils pas assuré que l'issue était fatale ?

Les lèvres du duc frissonnèrent comme si elles avaient été agitées par la fièvre.

— Cette démarche serait inutile, dit-il avec mélancolie, elle ne pourrait avoir pour résultat que de m'humilier devant le docteur Herbin, sans le faire changer d'avis.

— Monsieur, vous n'avez pas à demander conseil à votre orgueil, qui serait légitime en toute autre circonstance. Vous avez eu des torts envers le docteur, et son ressentiment contre vous est juste ; mais le repentir, qui trouve grâce devant Dieu, peut aussi désarmer la colère des hommes.

Virginie, en prononçant cette phrase avait gardé une attitude qui enlevait à ses paroles toute intention de reproche. Elle avait dû se faire violence pour laisser comprendre à don Alexandre qu'elle était instruite de tous les événements qui avaient creusé un abîme entre lui et le père d'Horace. Elle n'avait aucune ironie dans les yeux, ni sur les lèvres ; seulement elle regardait profondément le duc avec autant de pitié que de tristesse, et, comme si elle eût craint de l'avoir froissé, elle rougit légèrement. Le duc, à son tour, avait relevé la tête et, fouillant lui-même sa conscience, il avait senti s'éveiller en lui le souvenir de Térésa de Balboa ; il voyait maintenant distinctement l'image de la duchesse, telle qu'il l'avait contemplée la dernière fois, et, affolé par le remords, confondant un instant les traits de la mère et ceux de la fille, quoiqu'il ignorât encore la naissance de Virginie, il n'aperçut plus, dans l'incarnat fugitif de la jeune fille, que la tache rouge, indice de l'empoisonnement. Alors il eut peur, une sorte de démençe envahit son visage et son cerveau, ses yeux s'agrandirent démesurément, il se frappa le front, et, la figure décomposée, il voulut s'élaner au dehors, mais la jeune fille le retint en posant doucement sur son bras une main amicale.

— Le docteur Herbin est bon, dit-elle, l'âge a fait taire dans son cœur la voix de la vengeance ; allez à lui, dites-lui que votre fille se meurt, que lui seul peut la sauver en prononçant un seul mot ; ayez foi en Dieu, et Dieu vous exaucera peut-être, car sa miséricorde est infinie.

Le duc eut un frémissement. Il s'attendait, comme le criminel jeté palpitant sur l'échafaud, à voir s'abattre sur lui le glaive de la justice, et la voix qui lui parlait était celle de la clémence et de la commisération.

— Qui êtes-vous, dit-il avec égarement, vous qui paraissez lire dans mon âme comme dans un livre ouvert ? Vous qui faites parler en moi des souvenirs dont j'avais, pendant tant d'années, étouffé les échos, vous qui venez à moi comme l'ange de la pitié, quand je n'avais plus qu'à attendre celui de la colère ?

— Je suis une amie de votre fille, répondit Virginie avec douceur, une amie de tous ceux qui souffrent, et pour sauver celle qui vous est chère, je viens vous offrir mon aide.

Puis, baissant la voix, avec une sorte de tendresse :

— Je suis une pauvre orpheline, ajouta-t-elle, qui prie pour sa mère et pour ceux dont elle n'avait pas mérité l'inimitié. Je ne viens pas vous accuser de la mort de la duchesse Térésa, don Alexandre. Dieu nous commande le pardon, j'ai pardonné. Vous n'avez rien à craindre de moi. Pour sauver Anita, la fille de Térésa de Balboa sera votre alliée.

Le duc était tombé à genoux devant la jeune fille et avait pris la main qu'elle lui tendait :

— Vous ! murmura-t-il d'une voix étranglée ! vous, la fille de Térésa !

— Oui, monsieur le duc, et je vous répète que j'ai tout oublié, tout pardonné, et que je ne vois en vous qu'un père malheureux, dont je veux sauver la fille.

Le duc s'était incliné jusqu'à terre sous ces paroles angéliques. On eût dit qu'il priait devant l'image de la madone.

(A suivre)